

# choisir



**François Xavier :  
l'aventure pour Dieu**



## choisir revue mensuelle

### Revue de pères jésuites

#### Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 CAROUGE (Genève)  
Administration et abonnements :  
tél. 022/827 46 76  
administration@choisir.ch  
Rédaction :  
tél. 022/827 46 75  
fax 022/827 46 70  
redaction@choisir.ch  
Internet : www.choisir.ch

#### Directeur

Albert Longchamp s.j.

#### Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef  
Lucienne Bittar, rédactrice  
Jacqueline Huppi, secrétaire

#### Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Bruno Fuglistaller s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.

#### Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue de la Lombardie 4  
1950 Sion  
tél. 027/322 14 60

#### Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

#### Documentation

Marie-Thérèse Bouchard

#### Promotion

Robert Decrey

#### Administration

Geneviève Rosset-Joye

#### Abonnements

1 an : FS 80.–  
Etudiants, apprentis, AVS :  
FS 55.–  
CCP : 12-413-1 «**choisir**»  
Pour l'étranger :  
FS 85.– Par avion : FS 90.–  
€ : 56.– Par avion : € 60.–

#### Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les  
librairies Payot

**choisir** = ISSN 0009-4994

### Editorial

2 **Xavier, précurseur sans frontières** *par Pierre Emonet*

### 4 Actuel

### Spiritualité

8 **Prier devant la croix** *par Marc Donzé*

### Eglise

9 **Célébrations nuptiales catholiques :  
des siècles de diversité** *par Michel Legrain*

### Histoire

14 **François de Jassu y Javier, à l'épreuve  
de sa propre histoire** *par Philippe Lécrivain*

20 **La mission japonaise de François Xavier**  
*par Jean Lacouture*

25 **Regards sur le Japon du XVI<sup>e</sup> siècle**

### Société

28 **Crise de conscience du Japon actuel**  
*par Raymond Voyat*

### Théâtre

33 **Goldoni, Hugo et Shakespeare pour vous servir**  
*par Valérie Bory*

### Lettres

36 **Alexandre Dumas, la mélancolie du temps qui passe**  
*par Gérard Joulié*

### Livres ouverts

39 **Des révélations... si peu nouvelles**  
*par Jean-Bernard Livio*

40 **Gouverner autrement** *par Edmond Gschwend*

### 45 Livres reçus

### ILLUSTRATIONS

Couverture : SJ-Archiv/DiaDienst, François Xavier portant  
un indigène, peinture de Jakob Potman (1694)  
p. 4 : Urs Bütler ; p. 7 : Stedelijk Museum, Amsterdam ;  
p. 15 ; p. 23 : SJ-Archiv/DiaDienst ;  
p. 17 : X. Léon-Dufour ; p. 18 : Hubert Hänggi ;  
p. 31 : Raymond Voyat ; p. 34 : Mario del Curto ;  
p. 37 : Société des amis d'Alexandre Dumas

**Les titres et intertitres sont de la rédaction**

## Xavier, précurseur sans frontières

**L**e 3 décembre 1552, François Xavier, un des premiers compagnons jésuites, mourait seul dans une paillole, aux portes de la Chine. Il avait 46 ans. «La plus rude pâte qu'il ait oncques maniée», aurait dit de lui Ignace de Loyola. Si la vocation du jésuite est de parcourir le monde pour *aider les âmes*, François Xavier est sans doute celui qui l'a incarnée le plus spectaculairement. Toujours en mouvement, incapable de s'arrêter, soupçonné même de «bougeotte» par certains de ses compagnons, le regard fixé au-delà des frontières géographiques, politiques ou culturelles, il allait de l'avant sans cartes, ni informations fiables, exposé à tous les périls sur mer et sur terre. En dix ans, il parcourut 78400 kilomètres entre le Portugal, l'Inde, les Moluques, le Japon et la Chine, dans le seul but d'annoncer le Christ. Une motivation l'animait, sauver les âmes ; une force le soutenait, sa confiance en Dieu. Plus que le désir de connaître ou de découvrir, c'est le cœur qui l'entraînait, un cœur ardent d'amour pour le Christ et de tendresse pour l'humanité. Exemple Xavier !

**L**orsqu'il débarque en Inde, Xavier est tributaire de la théologie de son temps. Pour lui, l'humanité se divise en deux camps : ceux qui croient en Jésus-Christ et «ceux qui adorent le diable, croient en lui et le prennent pour leur seigneur».<sup>1</sup> A ses yeux l'Asie est l'empire du démon, un royaume d'ignorants et de frustrés ; des «gentils» condamnés à l'enfer, qu'il s'agit d'arracher aux griffes du diable. Aussi n'a-t-il qu'une hantise : baptiser, baptiser à tour de bras jusqu'à en avoir des crampes. Angoissé, il interpelle les intellectuels européens qui perdent leur temps dans les universités, dans la course aux honneurs ou aux bénéfices et «qui ont plus de science que de volonté pour en faire profiter les autres : combien d'âmes ne vont pas en paradis et tombent en enfer à cause de leur négligence».<sup>2</sup> Puis, en abordant le Japon et ses habitants très instruits, Xavier inaugure une nouvelle manière d'évangéliser. La rencontre avec les sages et les moines bouddhistes modifie son comportement. Comme le remarque avec beaucoup d'à-propos Jean Lacouture, il ne s'agit plus pour lui de baptiser à tout crin, mais d'abord d'interroger, de s'informer, de discuter, d'échanger pour comprendre la culture et les croyances de ses interlocuteurs. On lui avait décrit les Japonais comme des personnes «avides de s'instruire», lui-même ne se montre pas moins désireux d'apprendre, pour découvrir les pierres d'attente du message qu'il brûle de leur délivrer.

**D**ans le beau portrait qu'il dresse de l'apôtre, Philippe Lécrivain met en garde contre une tentation facile : il ne serait pas convenable de faire de François Xavier un parangon du dialogue interreligieux. Le fougueux missionnaire cherchait à renverser les autels. S'il discute avec les bonzes, c'est dans le but de les contredire et de les confondre. En cela, «Xavier est l'image contraire de ce que nous voulons être en Asie», déclarait, il y a peu, le supérieur général des jésuites.<sup>3</sup> Aujourd'hui, la rencontre avec les religions passe par une autre voie, celle du dialogue et de la collaboration. Parce que tout ce qui est vrai et saint, dans quelque religion que ce soit, est un rayon de la vérité qui éclaire l'humanité, une chance de salut, le



concile Vatican II a exhorté les catholiques à «reconnaître, préserver et faire progresser» les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles qui se trouvent dans les autres religions.<sup>4</sup>

**D**e l'Inde au Japon, Xavier a amorcé une évolution entre deux attitudes toujours d'actualité. Deux manières de comprendre l'évangélisation et d'aborder cultures et religions. Aujourd'hui, des communautés catholiques ou réformées conçoivent la mission comme l'affirmation d'une foi pleine d'assurance et l'expression enthousiaste d'une piété à dominante émotionnelle. Elles ne s'encombrent pas trop d'écoute ou de dialogue. Sûres d'elles-mêmes et de leur «charisme», elles n'éprouvent pas - ou si peu - le besoin de questionner ou d'apprendre des autres. L'affirmation sans nuances leur suffit, au risque d'enfermer Dieu dans leurs formules dogmatiques et leurs rites. D'autres, par contre, à la suite du concile, privilégient le dialogue, l'écoute, l'échange, persuadés que l'ouverture aux autres est ouverture à Dieu. Il s'agit de comprendre ce que signifient les diverses traditions religieuses dans le plan de Dieu et l'importance qu'elles ont pour ceux qui trouvent en elles leur nourriture spirituelle. Pour nous, un dialogue interreligieux ouvert et sincère est notre participation au dialogue que Dieu tisse avec l'humanité par son Esprit qui souffle même en dehors des structures institutionnelles.

**D**ans un premier temps, Xavier avait estimé que l'apostolat auprès des «gentils» ne requerrait pas une grande formation intellectuelle. L'expérience japonaise lui a fait changer d'avis. Impressionné par la sagesse de haut niveau qu'il découvre chez les lettrés et les bonzes, il demande qu'on lui envoie des missionnaires bien formés, capables de dialoguer et de répondre de façon satisfaisante aux continues questions de ce peuple plein de curiosité.<sup>5</sup> Le dialogue exige un effort intellectuel et une compétence qu'il n'est pas toujours aisé d'acquérir.

**Q**uelques mois avant de mourir, Xavier écrivait à son ami Simón Rodrigues : «Demandez à Dieu Notre Seigneur qu'il me fasse la grâce d'ouvrir le chemin pour d'autres, puisque moi-même je ne fais rien.»<sup>6</sup> En faisant mémoire de François Xavier, nous ne cautionnons pas ses méthodes missionnaires. Nous célébrons le compagnon exemplaire, le défricheur sans frontières qui nous entraîne à découvrir et à mieux comprendre les signes de l'action divine dans les cultures et les religions.

**Pierre Emonet**

<sup>1</sup> *Explication du symbole de la foi*, Ternate août-septembre 1546.

<sup>2</sup> *Lettre du 15 janvier 1544*. La lecture de cette lettre a provoqué la conversion de Jérôme Nadal, un des futurs hommes de confiance d'Ignace de Loyola.

<sup>3</sup> **Peter-Hans Kolvenbach**, *Discours aux Assistances d'Asie*, Sampran (Thaïlande) mars 2002.

<sup>4</sup> *Vatican II, L'Eglise et les religions non chrétiennes*, 2.

<sup>5</sup> Cf. par exemple les *Lettres du 30 janvier et du 7 avril 1552*.

<sup>6</sup> *Lettre du 30 janvier 1552*.



## **Eglise Saint-François Xavier**

*Les jésuites s'installèrent à Lucerne en 1574 et popularisèrent François Xavier qui devint le patron de la ville en 1654. C'est ainsi qu'en 1666-1667 était bâtie à Lucerne l'Eglise baroque des jésuites, dédiée à saint François Xavier, en remplacement des deux églises antérieures du Collège. Sa décoration de l'époque est en grande partie l'œuvre de Heinrich Meyer s.j. et d'un groupe de stucateurs de Wessobrunn, dirigé par Michael Schmutzer. Le majestueux maître-autel date de 1681. Ses deux tours n'ont été achevées qu'en 1893 par l'architecte H.V. von Segesser et sa façade principale a été entièrement rénovée en 1957.*

## **Les jésuites à Macao**

**Info** La Compagnie de Jésus a transféré momentanément le siège de sa province chinoise de Taiwan à Macao, ville où commença l'évangélisation de la Chine, il y a près de 440 ans. En effet, en 1552 François Xavier avait bien essayé de pénétrer en

Chine, mais il devait mourir en face du port d'accès de Canton, sans réaliser ce dernier rêve. Les premiers jésuites n'arrivèrent finalement à Macao qu'en 1565, douze ans après la prise du territoire par les colonisateurs portugais, et le diocèse fut établi en 1676.

## **Séminaires désertés**

**Info** Pour la rentrée 2002, les séminaires romands n'accueilleront aucun nouveau candidat à la prêtrise. Habituellement, ils sont 5 à 10 à s'inscrire au parcours de discernement pour les diocèses de Sion, Lausanne, Genève et Fribourg, et pour la partie francophone du diocèse de Bâle. En Belgique aussi, pays catholique de plus de 10 millions d'habi-

tants, on assiste à une baisse drastique du nombre d'entrées au séminaire. Alors qu'il y a 5 ans, ils étaient 45 candidats au sacerdoce, ils ne sont plus que 26 cette année. Enfin, citons la France, où on est passé de 43000 prêtres diocésains en 1950, à 19800 en 1999. C'est ainsi que la France est devenue «terre de mission». Entre 1997 et 2002, le nombre

de prêtres et religieux étrangers résidants en France pour une mission à plein temps s'est multiplié par six (sans compter les prêtres étudiants). C'est ce qui ressort d'une étude demandée par le Comité épiscopal de la coopération missionnaire en France. Il faut cependant relativiser ces

chiffres, en rappelant que près de 5000 prêtres, religieux et laïcs français sont de leur côté en mission à l'étranger, que le nombre de diacres a quasiment triplé dans le pays en dix ans et que les mouvements charismatiques y sont en pleine croissance (200 000 fidèles).

## Etats-Unis : évolution religieuse

**Info** L'Eglise catholique des Etats-Unis a publié les résultats d'une étude statistique portant sur l'évolution lors de ces dix dernières années de la position des différentes confessions dans le pays. Il en ressort que, avec 62 millions de fidèles, l'Eglise catholique conforte sa position de confession majoritaire, le nombre de ses fidèles ayant augmenté de 16 %, grâce notamment

à l'importante immigration hispanophone. Mais les chiffres révèlent surtout une inquiétante progression de certains mouvements très conservateurs. Ainsi, l'Eglise de Jésus-Christ des saints des derniers jours (les Mormons) a connu une croissance de 19 % et la Convention des baptistes du Sud de 4,9 %. L'Eglise presbytérienne, par contre, a perdu 12 % de ses membres.

## Quatrième pilier

**Info** A l'instar d'autres Européens, de nombreux Suisses continuent de travailler au-delà de l'âge légal de la retraite. Les Anglo-Saxons nomment *quatrième pilier* ce travail des personnes âgées, dans la mesure où il est supposé apporter un supplément de revenu pour la vieillesse, en plus des trois autres. Une enquête réalisée auprès des seniors de notre pays conclut que quelques 180 000 Suisses ayant atteint l'âge de la retraite sont

susceptibles de continuer à travailler. Le taux d'activité des femmes de plus de 63 ans est actuellement de 9 %, la majorité travaillant à temps partiel ; le plein temps est plus fréquent chez les hommes. Les indépendants sont fortement représentés parmi ces actifs. De même, les retraités encore occupés professionnellement sont plus nombreux dans les petites entreprises que dans celles qui comptent plus de 50 collaborateurs.

## Une Suisse qui se barricade

**Opinion** *Une fois de plus l'UDC s'attaque aux requérants d'asile (cf. les votations de 1996 et 2000). Sa dernière initiative, sur laquelle les Suisses sont appelés à voter le 24 novembre, montre que ce parti fait fi de la tradition humanitaire de la Suisse. L'UDC propose en effet que la Suisse n'entre plus en matière sur une demande d'asile présentée par une*

personne arrivée chez elle au départ d'un pays tiers réputé sûr, lorsque cette personne a déposé, ou «aurait pu !» déposer, une demande dans cet Etat. Si on applique ce principe, 95 % des requérants qui frapperaient à nos portes seraient directement refoulés : venant par la route, ils passeraient obligatoirement par l'un de nos pays frontaliers réputés sûrs ! Une jolie façon de se décharger du «fardeau» sur les autres (et par la même occasion de nuire à nos relations de bon voisinage) et d'empêcher l'entrée en Suisse de nouveaux réfugiés.

Selon un rapport de l'Office fédéral des statistiques datant de 2001, plus de 25500 personnes bénéficient de l'asile en Suisse et 500 autres d'un permis provisoire. Même si notre pays est petit, c'est peu au regard de sa richesse et surtout des 40 millions d'êtres humains déplacés ou réfugiés dans le monde.

**choisir**

## Une voix pour les réfugiés

**Opinion** *Je suis un réfugié né au Burundi. Lorsque j'ai fui mon pays, en 1996, je suis entré dans l'un des camps de la région de Kibondo (ouest de la Tanzanie). Je n'avais aucune expérience de la vie dans un camp de réfugiés. J'ai immédiatement ressenti l'absence de vie privée et peu à peu je me suis rendu compte qu'aucun mot ne pouvait rendre compte de la réalité de ma vie. Ma vie n'a rien à voir avec ce que je vivais dans le passé et je ne suis pas sûr de mon avenir. Le passé est traumatisant, le présent n'a aucune consistance et le futur n'est pas envisageable. La vie dans un camp est comparable à la vie en prison, mais la question est de savoir : qui est puni, pour quoi ? Seuls ceux qui ont expérimenté la vie dans un camp peuvent comprendre. La majorité des réfugiés est frustrée, au même titre que les personnes prises dans la guerre. Dans mon pays, j'étais étudiant, mais ici je n'ai plus la possibilité de continuer mes études. C'est comme si, au cours des six années passées dans le camp, ma vie s'était arrêtée. Si je disais que j'avais continué à vivre, les gens seraient en droit de me demander ce que j'ai accompli au cours de ces années. Je ne peux pas dire que je suis mort, car on ne peut être mort si on a vécu quelque part pendant ces années. Même les rares occasions qui nous sont données d'exercer nos compétences ne résolvent pas le problème, car personne ne tient compte de nos efforts. (...) Mais après tout, cette situation n'a rien à voir avec celle à laquelle nous avons échappé. Pour que la situation change, il faudrait que les gens de bonne volonté voient la vie des réfugiés au présent, et non plus seulement au passé. Il faudrait que l'on considère notre droit à un avenir indépendant.*

Roger Nzohabonimana

(collaborateur du JRS

dans les domaines de l'éducation à la paix)

## Jérusalem, capitale d'Israël

**Info** Le Congrès des Etats-Unis a reconnu Jérusalem, capitale d'Israël. Le président Bush a signé une loi concernant le financement de la politique étrangère améri-

caine, la *Foreign Relations Authorization Act*, dont la section 214 concerne le transfert de l'ambassade des Etats-Unis de Tel Aviv à Jérusalem. G. Bush marque ainsi une nouvelle



fois son mépris à l'égard de la communauté internationale, puisque l'ONU ne reconnaît pas le statut de capitale pour Jérusalem, déclarée unilatéralement comme telle par Israël.

Les chefs des Eglises chrétiennes de la ville sainte ont interpellé George Bush dans une lettre, début octobre, et réclamé le respect du droit international concernant Jérusalem-Est, ville occupée et annexée par Israël.

## L'avenir assassiné

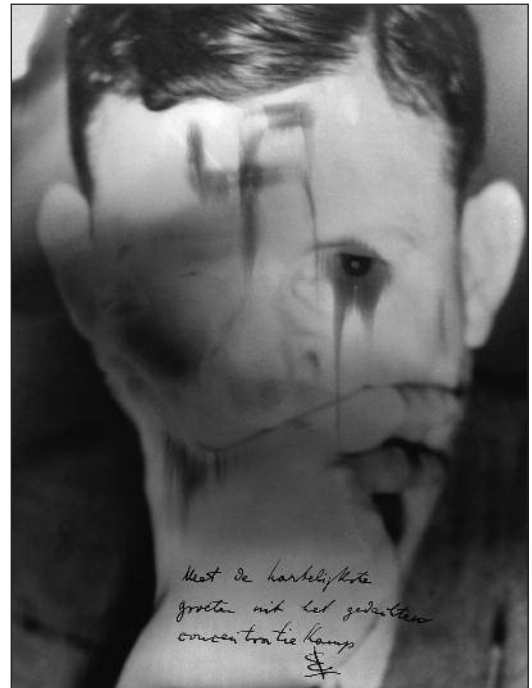
**Info** Fin septembre, Amnesty International a publié un rapport intitulé : *L'avenir assassiné : les enfants en ligne de mire*. L'organisation y dénonce le fait que, depuis deux ans, les enfants palestiniens et israéliens ont été pris pour cible d'une manière sans précédent. AI dénombre l'assassinat de plus de 250 enfants palestiniens et de 72 enfants israéliens. Les Forces de défense d'Israël (FDI) n'ont pris quasiment aucune précaution pour épargner les enfants palestiniens, comme le montrent les circonstances

dans lesquelles ces homicides ont eu lieu. Depuis la publication du rapport, les événements n'ont fait que confirmer ce constat et les morts d'enfants ont fortement progressé. Pour AI, tant le gouvernement israélien que l'Autorité palestinienne doivent rapidement faire la lumière sur chaque homicide d'enfant et traduire en justice les responsables présumés de ces crimes. L'organisation estime que si Israël avait accepté la présence d'observateurs internationaux, des vies d'enfants auraient peut-être pu être épargnées.

## Contre l'oubli

**Info** Le Musée international de la Croix-Rouge de Genève propose une exposition intitulée *Mémoire des camps, photographies des camps de concentration et d'extermination nazis, 1933-1999*. Elle consiste en une sélection de 180 clichés, situés dans leur contexte et leur mode de production afin de leur rendre leur poids de documents historiques. Avec des photos par moment insoutenables, l'exposition se fait à la fois manifeste et analyse. Mais comme le disent ses concepteurs, mieux vaut prendre le risque de choquer, plutôt que celui d'oublier.

*Autoportrait d'Erwin Blumenfeld, réalisé au moment où il a décidé de fuir l'Allemagne nazie (1933). L'artiste dadaïste apparaît bâillonné, les yeux pleurant des larmes photochimiques et le front barré d'une svastika sanguinolente. Il a inscrit sur la photo : «Avec mes meilleures salutations, en pensant aux camps de concentration.»*



## Prier devant la croix

« Oser la faiblesse », écrivais-je le mois dernier en regardant la trajectoire de saint Paul. Dans un monde où il sied d'être fort et compétitif, cette invitation détone. Ne serait-elle pas libératrice au contraire ? Au moins pour tous ceux et toutes celles que le climat social éprouve ; ou ceux qui ne se sentent aucune envie de devenir des « surhommes » ; ou ceux encore que les rodomontades de certains faucons au ciel politique irritent et effraient.

Un jour ou l'autre, chaque homme, chaque femme est traversé par la faiblesse. Elle prend de multiples figures : maladie, isolement, rejet social, incompréhension, persécution... Le premier réflexe est de la subir, comme une fatalité. Courber l'échine. Mais c'est regarder par terre. D'autres attitudes sont envisageables. Au cœur de la faiblesse, il y a toujours un point de lumière. C'est lui qu'il faut chercher. Si je le trouve, il devient comme un appui pour que l'espérance et la vie soient plus fortes.

Affirmation de foi et d'expérience. Elle repose sur la mort et la résurrection du Christ. Pour le dire en image : à travers le côté entièrement transpercé de Jésus, transparaît déjà la lumière de Pâques. Les ténèbres et la lumière ne font pas que se succéder, elles se compénètrent aussi. Si cela est vrai de la Passion du Christ, pourquoi n'en serait-il pas ainsi en chacune de nos faiblesses ? C'est pourquoi, nous pouvons oser les vivre comme un moment qui apporte aussi de la lumière et de la force.

Pour s'en convaincre - car cette certitude n'est pas spontanée - n'est-il pas bon de prier devant la croix ? C'est ce que fit

saint François. Après avoir éprouvé la prison, la maladie, la dépression, cherchant son chemin de vie parmi les pauvres, il se mit à prier dans les chapelles des alentours d'Assise. C'est là qu'il rencontra le crucifix de St-Damien, belle œuvre byzantine. Que cette croix vienne d'Orient n'est pas sans enseignements. Le Christ n'y est pas douloureux. Sur un fond très obscur, il se détache en habit de grand prêtre et en chair de gloire, tout en saignant de ses cinq grandes plaies. Mort *et* lumière, tout à la fois. Sage équilibre de la foi, se tenant à des lieux d'une dramatisation unilatérale de la fin de Jésus.

Le Crucifié, qui selon les biographes antiques parla à François (allez savoir !), ne l'invita pas à souffrir, mais à travailler. « Va et rebâti mon Eglise. » Et, dans sa toute faiblesse, le petit pauvre s'en alla devant le seigneur pape Innocent III dire comment il voulait vivre l'Évangile. Et il fut accueilli. Par un merveilleux paradoxe, l'histoire montre même que la faiblesse de François aura plus de portée que la grande puissance du pontife d'alors.

Prier devant la croix, en y mettant la part de gloire, c'est donc recevoir une invitation de lumière au cœur de n'importe quelles ténèbres. Voici donc comment priait François devant le crucifix : « Dieu très haut et glorieux, viens éclairer les ténèbres de mon cœur ; donne-moi une foi droite, une espérance solide et une parfaite charité ; donne-moi de sentir et de connaître, afin que je puisse l'accomplir, ta volonté sainte qui ne saurait m'égarer. Amen. »

**Marc Donzé**

# Célébrations nuptiales catholiques : des siècles de diversité

par Michel LEGRAIN,\* Paris

*Pour l'Eglise catholique, un baptisé ne peut se marier que sacramentellement ; tout engagement matrimonial entre deux baptisés constitue un sacrement. D'où l'ambiguïté de certains couples de baptisés catholiques qui ne souhaitent pas s'engager par leur mariage à une vie ecclésiale et sacramentelle, et les difficultés sans nombre au moment d'un divorce ou d'un remariage. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Ce n'est qu'au terme d'une lente évolution et de tensions entre pouvoir civil et ecclésiastique que le mariage a été considéré comme un sacrement contrôlé par l'Eglise. Le théologien Michel Legrain, spécialiste des questions du mariage, analyse ici l'évolution de la pratique ecclésiale du mariage, les incohérences auxquelles elle aboutit aujourd'hui, et esquisse quelques pistes pour une pratique pastorale plus adaptée. Ecrit dans une perspective française, l'article garde toute sa pertinence pour la Suisse, dont la législation est pratiquement identique. Etant donné l'importance de cet article et sa longueur, nous le publions en deux parties (deuxième volet, en décembre).*

Dans les communautés chrétiennes des tout premiers siècles, lorsque jeunes gens et jeunes filles arrivent en âge du mariage, les parents chrétiens s'efforcent d'articuler au mieux leurs convictions religieuses avec les coutumes matrimoniales traditionnelles. Cependant, ils perçoivent très vite qu'il existe assez souvent une radicale incompatibilité entre les appels et les exigences de la fidélité au Christ et certaines réjouissances coutumières pratiquées dans leur région.

Cela n'est pas vrai vis-à-vis de tous les usages matrimoniaux antérieurs au christianisme naissant. Il semble n'y avoir parfois aucune objection à poursuivre certaines pratiques rituelles. Songeons ici aux chrétiens issus du judaïsme, où le père de l'épousée continue tout naturellement à invoquer la bénédiction de Dieu sur la jeune femme, afin qu'elle soit heureuse et féconde. Ces célébrations religieuses sont aussi évidentes, pour ces judéo-chrétiens vi-

vant à proximité de Jérusalem, que le fait d'aller régulièrement prier au temple et de s'associer aux cérémonies officielles, à l'instar de Jésus de Nazareth lui-même. Dans notre langage théologique actuel, nous pourrions dire qu'ils étaient tout autant attentifs aux continuités qu'aux ruptures entre la première et la seconde Alliance.

A cette époque, et bien au-delà du monde judaïque converti à Jésus-Christ, les chrétiens semblent trouver un véritable enrichissement spirituel lorsque des prêtres amis des familles ou en responsabilité pastorale peuvent venir prendre part aux prières, bénédictions et festivités qui entourent les nouveaux

\* Michel Legrain, missionnaire spiritain, enseigne à l'Institut catholique de Paris. Spécialiste des questions de mariage et de sexualité, il est l'auteur de nombreux ouvrages sur ce thème, en particulier sur les divorcés remariés. Il exerce aussi un ministère théologique pour le service des Eglises d'Afrique et d'Amérique.

époux et leurs proches. A partir du IV<sup>e</sup> siècle, en de nombreuses communautés chrétiennes, la présence du ministre devient habituelle. *Habituelle*, certes, mais non pas *obligatoire*, car cette démarche chrétienne, comme bien d'autres, relève alors essentiellement de la convenance spirituelle et d'un jugement d'opportunité, et non pas déjà de balises canoniques et rituelles strictement définies, comme c'est le cas aujourd'hui.

### Sacrement et pouvoir

Au VI<sup>e</sup> siècle, la célébration nuptiale quitte en partie le cadre familial pour se dérouler à l'église. On prend pareillement l'habitude de joindre la célébration eucharistique aux rites nuptiaux, et les époux y communient. C'est en Orient, sous l'empereur byzantin Léon VI, au X<sup>e</sup> siècle, que, pour la première fois, le mariage à l'église est rendu obligatoire. En Occident, il faudra attendre le XVI<sup>e</sup> siècle, en 1563 exactement, pour qu'une décision du concile de Trente astreigne les époux chrétiens latins à se présenter devant le prêtre, avec deux ou trois témoins, afin d'échanger valablement leur consentement nuptial.

Quant au sacrement de mariage, en Occident, durant plus de dix siècles, les chrétiens mariés se sont efforcés de vivre au mieux les dimensions humaines et spirituelles de leur couple et de leur famille, sans que les théologiens et canonistes n'appliquent au mariage la notion technique de *sacrement*. Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, les listes, le nombre, le contenu comme l'efficacité des sacrements varient grandement. On y voit parfois figurer l'onction des rois, l'investiture des chanoines, la dédicace des églises, la réception de l'habit monastique, le lavement des pieds, l'imposition des cendres et, rarement, le mariage, parfois présenté comme *sacrement négatif*, au sens où il apporte moins une grâce positive qu'un remède à la concupiscence.

C'est à partir du XII<sup>e</sup> siècle que circulent en Occident les premières listes fixant le nombre des sacrements à sept. Le mariage figure habituellement à la dernière place, ce qui semble logique dans la pensée de Thomas d'Aquin, qui voit en lui «le moins spirituel de tous les sacrements».

La mise en évidence de la sacramentalité du mariage arrivait fort à propos pour l'autorité romaine qui entendait imposer la doctrine et la discipline d'une stricte indissolubilité du mariage entre chrétiens, à l'encontre des partisans de l'acceptation prudente et miséricordieuse de certains remariages, ainsi que l'avait permis toute une tradition vieille de plus de dix siècles, tant en Orient qu'en Occident.

#### ❑ Oser dire le mariage indissoluble

Sous la direction de Xavier Lacroix  
*Cerf, Paris 2001, 244 p.*

Malgré le titre, l'ouvrage ne fait pas preuve de beaucoup d'audace. Issu des travaux d'un groupe interdisciplinaire de recherche de la Faculté de théologie de Lyon, il a pour ambition de faire redécouvrir, au-delà du subjectif, l'indissolubilité fondamentale du mariage. En fait de découvertes, les diverses contributions se contentent de répéter ce que l'on sait depuis toujours et que l'enseignement officiel de l'Eglise ne cesse de répéter sur tous les tons. De valeurs inégales, elles explorent le champ de la philosophie, de la théologie, de la psychologie, du droit, sans dépasser le niveau d'une discussion académique classique. Cet horizon trop étroit ne parvient pas à embrasser les recherches des théologiens (Håring, Le-grain) et des canonistes (Menuz) ou la pratique des pasteurs (Mgr Le Bourgeois), qui affinent la notion d'indissolubilité du mariage en la distinguant de son indestructibilité. Ignorance ou parti pris, on ne peut que regretter ce silence. Il y aurait eu là une voie originale et utile à explorer.

Pierre Emonet

Une fois le mariage des baptisés reconnu comme sacrement au sens strict du terme, il devenait plus facile pour la hiérarchie catholique de revendiquer la gestion exclusive du mariage. Au nom de quoi, en effet, les usages sociaux ou les législations civiles pourraient-ils désormais venir s'immiscer dans une réalité sacramentelle ?

## Résistances

Nous venons de le rappeler brièvement : durant les premiers siècles de l'histoire de l'Eglise, sa législation matrimoniale n'existait que discrètement, au regard des us et coutumes socialement en place. Cependant, très tôt, et même parfois très fortement, les responsables d'Eglise intervenaient là où les droits élémentaires de la personne humaine se trouvaient clairement lésés : des mariages forcés, des rapt de femmes non consentantes, des répudiations injustifiées, des remariages moralement inacceptables...

Le succès de ces ingérences ecclésiales fut, hélas, souvent fort limité. Mais c'est tout à l'honneur de l'Eglise que - tout particulièrement dans les périodes troubles, lorsque l'autorité sociale et politique tombait en déliquescence - le personnel religieux s'efforçait de porter remède aux misères familiales ambiantes. L'image populaire présentant l'évêque comme *le défenseur de la cité* va bien au-delà du niveau guerrier, et c'est heureux ! Dans un tel contexte, peu à peu, les synodes régionaux et les décisions papales occupèrent tout le terrain conjugal et matrimonial, illustrant ainsi le célèbre adage déclarant que la nature a horreur du vide.

Dans l'Occident chrétien, particulièrement au cours du Moyen-Age, l'Eglise romaine s'efforça d'imposer aux baptisés l'indissolubilité du mariage. Mais cette exigence aurait été souvent intenable dans l'hy-

pothèse, relativement fréquente, où le mariage était décidé par les familles, contre le gré des époux. C'est pourquoi l'Eglise présentait désormais le mariage des chrétiens comme résultant essentiellement du libre engagement des époux. Mais cette doctrine, partiellement nouvelle, se heurtait à bien des résistances, particulièrement du côté des responsables familiaux qui entendaient bien, à travers tel ou tel mariage, conclure des alliances avantageuses financièrement, économiquement ou politiquement.

Dans le même sens, à mesure que rois et parlements parvinrent à asseoir socialement leur pouvoir, ils s'efforcèrent de reconquérir le territoire perdu, et donc de réduire le pouvoir ecclésial en matière matrimoniale. Non sans peine, car il est clair que le contrôle du mariage donne un pouvoir extrême à qui l'exerce. L'Eglise catholique tenait à conserver ses positions acquises, invoquant le caractère sacramentel du mariage et sa propre exclusivité en ce qui concerne la gestion des sacrements.

Des résistances civiles s'organisèrent. Ainsi, quelques grandes cités italiennes entendirent au XII<sup>e</sup> siècle fixer elles-mêmes certains empêchements de mariage. Au siècle suivant, les légistes de Philippe le Bel, en exerçant un droit de regard sur le mariage, voulurent consolider la royauté, tout en luttant contre les prétentions de la papauté. Mais les assauts les plus sérieux et durables contre le pouvoir clérical exercé sur le mariage viendront du protestantisme.

Dans sa volonté de revenir à la pureté et à la simplicité de l'Eglise primitive, Luther entendait arracher le mariage des mains du clergé. Il voulait lui restituer sa place originale, celle d'une institution naturelle, régie par les autorités familiales et sociales. A ses yeux, la réglementation du mariage revenait entièrement et de droit à l'Etat, qui avait la responsabilité de tout le domaine de la *création*. Que l'Eglise s'occupe, elle, de l'ordre de la *rédemption*. La confiscation du



mariage par l'Eglise romaine est un abus de pouvoir, disait-il, et il convient donc que cesse cette injuste annexion.

De nombreux auteurs protestants modernes tiennent de semblables discours théologiques. Ainsi, pour Robert Grimm, il «n'y a pas de doute pour nous que la sacramentalisation du mariage a contribué à provoquer une survalorisation et une sacralisation de cette institution. Elle a canonisé le matrimonial au détriment du conjugal.»<sup>1</sup> Or, spécialement en France, avec la très ferme mise en place de la Contre-Réforme catholique, une étroite collaboration entre l'Eglise et la monarchie permit au catholicisme de conserver sa domination et sa surveillance sur le mariage. Cela était devenu d'autant plus aisé que la discipline tridentine (1563) rendait la cérémonie religieuse obligatoire et la grevait de formes précises.

Cependant les non-catholiques, juifs et protestants en tête, luttaient pour que cesse le monopole catholique sur l'effectuation des mariages. Cette élémentaire revendication sociale et politique relevait de la simple liberté de conscience, comme le soulignaient fortement les philosophes des Lumières, qui travaillaient l'opinion publique en ce sens. La publication par Malesherbes, en 1785, de son *Mémoire sur le mariage des protestants* contribua à la sortie de *L'Edit de tolérance* (1787). Celui-ci permettait l'inscription sur les registres catholiques du mariage de l'ensemble des sujets du roi qui ne professaient pas la foi catholique et qui refusaient d'échanger leur consentement devant le prêtre, tout en acceptant volontiers de le faire devant le procureur du roi. Socialement, pour eux, c'était la fin d'une entrée en mariage qui ressemblait à une abjuration et à une adhésion forcée au catholicisme.

Pour desserrer de façon généralisée et davantage significative l'emprise de la législation catholique sur le mariage de tous les citoyens français, le Code napoléonien décida que, désormais, ne seraient tenues pour mariées que les personnes ayant

accompli les formalités civiles du mariage, les cérémonies religieuses devenant facultatives et sans aucune incidence publique. Donc, la loi «ne considère le mariage que comme un contrat civil», selon les termes mêmes de la Constitution de 1791.

Mais ce découplage du mariage civil et du mariage religieux n'allait pas, pour le droit français, jusqu'à une entière ignorance et indifférence vis-à-vis des célébrations religieuses des mariages. L'Etat redoutait en effet que de nombreux catholiques continuent, comme sous l'Ancien Régime, à se satisfaire du seul mariage religieux, ignorant ou méprisant les exigences du tout nouvel état civil. C'est pourquoi les articles organiques (n° 54), ajoutés unilatéralement au concordat de 1801, déclarèrent : «Les curés ne donneront la bénédiction nuptiale qu'à ceux qui justifieront avoir contracté mariage devant l'officier d'état civil.»

### Deux législations matrimoniales

Lorsqu'intervint la mise en vigueur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat (loi du 9 décembre 1905), il pouvait sembler acquis que, en l'espace d'un siècle, la sécularisation de l'état civil était entrée dans les mœurs. Certains juristes avaient même tendance à penser que la loi civile exigeant l'antériorité du mariage civil sur tout mariage religieux tombait peu à peu en désuétude et était donc l'objet d'une sorte d'abrogation tacite. Cependant il n'en était rien. Car la pratique des tribunaux et de la Cour de cassation montra, et montre encore, qu'il est opportun que demeurent en vigueur les mesures pénales en place. Il convient en effet, estime-t-on en droit civil, de sanctionner tout ministre du culte susceptible de troubler l'ordre public en procédant à des cérémonies matrimoniales religieuses avant même le mariage civil. En France, les deux législations coexistent donc, et cela non sans une réelle méfiance réciproque !

Puisque chez nous donc, les catholiques se trouvent actuellement en présence de deux législations matrimoniales, qui sont loin de coïncider en tout, surgissent nécessairement des appréciations divergentes concernant leur situation conjugale. Par exemple, on peut être tenu pour marié civilement sans l'être religieusement, et réciproquement.

Selon cette curieuse logique, après prononcé d'un divorce civil, un catholique peut légitimement prétendre à un nouveau mariage civil. Mais le droit canonique soutient que le divorce civil n'a aucun effet sur l'existence d'un lien matrimonial qu'il tient pour valide, et donc qu'un remariage civil après divorce ne peut être regardé par l'Eglise catholique que comme une forme d'union libre. A l'inverse, il peut arriver que la législation canonique ne voit aucun inconvénient majeur à un mariage religieux entre deux personnes qu'elle estime libres, alors qu'une célébration civile serait impossible ou inopportune. Pour ces derniers cas, le droit matrimonial catholique prévoit des formes discrètes, secrètes ou extraordinaires, afin d'assurer la validité religieuse de mariages qui ne peuvent, sans danger ou grave inconvénient, bénéficier de la présence publique du prêtre ou du diacre compétent (cf. canons 1116 et 1130, 1133).

Pour ajouter encore à cet embrouillamini doctrinal, disciplinaire et éthique, rappelons qu'en France, au cours de ce même XX<sup>e</sup> siècle, certains milieux catholiques affichaient leur profonde mésestime pour le mariage civil, tenu pour un pas grand chose et une usurpation des droits de l'Eglise.

Actuellement cependant, devant la désaffection grandissante à l'égard de tout mariage, de nombreux catholiques regardent de plus en plus l'engagement civil comme une affaire très importante, à laquelle il convient de rendre crédibilité. Militent tout particulièrement en ce sens les catholiques divorcés qui estiment, en conscience, avoir le droit de se remarier au

moins civilement, puisque l'Eglise qui les a baptisés refuse toute idée de remariage après divorce, aussi justifiée que soit la séparation du premier couple.

Vis-à-vis de ces deux formes civile et religieuse du mariage, il importe de trouver une juste attitude entre la rivalité systématique et l'alliance inconditionnelle. On attend des catholiques, pour lesquels le recours à un discernement de conscience éclairé est l'ultime référence de l'agir, qu'ils s'efforcent de trouver les bonnes distances. Ils savent en effet que, si les lois ne sont pas tout, elles ne sont pas rien non plus, tant au civil qu'au religieux. Comme le sabbat, elles sont faites pour le service des femmes et des hommes de ce temps.

M. L.

Dans le prochain numéro :  
**Incidences pastorales et suggestions  
pour une nouvelle approche ecclésiale**

<sup>1</sup> *L'institution du mariage*, Cerf, Paris 1984, p. 159.

### À NOS ABONNÉ(E)S

Dons, abonnements, réabonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité et nous vous en remercions très chaleureusement.

Mais notre lectorat actuel (2500 abonnés payants) doit encore grandir pour se maintenir à ce niveau. Nous comptons sur vous pour atteindre vos parents, amis et connaissances qui ne nous connaissent pas et pour les inciter à s'abonner à notre revue.

Mais vous pouvez aussi leur offrir  
**un abonnement à choisir !**

#### Renseignements :

Geneviève Rosset, **choisir**, 18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge, ☎ 022/827 46 76, e-mail : [adminstration@choisir.ch](mailto:adminstration@choisir.ch)

## François de Jassu y Javier, à l'épreuve de sa propre histoire

par Philippe LÉCRIVAIN s.j.,\* Paris

En septembre 1552, le *Santa-Cruz* atteint l'île de Sancian, à dix kilomètres des rivages de Chine, au sud-ouest de Hongkong. François Xavier est à bord, accompagné d'Alvaro, un compagnon, d'Antonio, un Chinois, et de Christophe, un Malabar. A peine débarqué, il cherche comment se rendre à Canton. Finalement, un contrebandier accepte de courir le risque mais, l'argent touché, il disparaît. Alvaro, craignant pour sa vie, François Xavier le chasse de la Compagnie ; pour la même raison, il renvoie Christophe. En novembre, il tombe malade, un Portugais le saigne, mais il s'affaiblit de plus en plus. Antonio, comprenant qu'il se meurt, place une petite chandelle dans sa main. C'était le 3 décembre : l'aube se levait sur le pays tant désiré.

«La divine bonté trancha le fil des desseins du P. François. C'était elle qui les lui avait suggérés ; elle voulait cependant qu'au-paravant il mourût lui-même, à l'imitation du Christ, tel un grain de blé jeté à l'entrée de la Chine : alors d'autres recueilleraient des fruits plus abondants.» Ce que Polanco, le secrétaire d'Ignace de Loyola, affirme, d'autres vont l'amplifier jusqu'à en faire une magnifique légende : François, un «héros» fauché, un «géant» solitaire, un «rêveur» obstiné. Que d'enjolivures, que d'arabesques, que de romantisme ! Mais laissons tout cela pour nous attacher à une histoire plus simple, la sienne propre.

Suivons donc cet hidalgo devenu compagnon de Jésus, envoyé comme nonce apostolique à Goa, dans «les îles des mers Rouge, Persique et Océanique», et qu'Ignace nomma «provincial de l'Est», c'est-à-dire de l'Inde au Japon.

### *Alors il s'éveilla comme d'un rêve...*

En 1506, quand naît François, et dans les années suivantes, la Navarre, soutenue par les Français, est aux prises avec les Espagnols. Le 24 mai 1521, Pampelune capitule, malgré le courage d'un certain Iñigo, blessé grièvement durant le siège, mais ce succès est éphémère et bientôt toute la Navarre du sud des Pyrénées est annexée au royaume de Castille. Quand, amnistiés par Charles Quint, ses frères rentrent au château maternel, François Xavier les écoute, mais il songe aussi à son avenir. L'Université de Paris jouit encore en ce temps-là d'une grande réputation. En 1525, François s'y rend pour y faire fortune.

\* Professeur d'Histoire de l'Eglise au Centre Sèvres (Paris), Philippe Lécrivain est l'auteur de *Pour une plus grande gloire de Dieu. Les missions jésuites*, Gallimard, Paris 1991, 176 p.

A Paris, on respire l'air de la Renaissance et déjà y flottent les parfums de la Réforme. Les thèses de Luther se propagent et les écrits de Calvin circulent sous le manteau. François Xavier, installé au collège Sainte-Barbe, n'est insensible ni aux idées nouvelles ni aux escapades nocturnes.

Mais la mort de l'un de ses compagnons de fredaines le trouble et le rapproche de Pierre Favre, son co-chambriste, qui est tout son contraire. Ils se lient d'amitié et sont reçus ensemble à la licence ès arts en 1530.

La maîtrise obtenue, François Xavier obtient un poste de régent au collège de Dormant-Beauvais, où son ouverture d'esprit et ses talents sportifs lui assurent un réel succès. Il s'est aussi inscrit en Faculté de théologie, mais les études sont longues et il faut vivre, aussi brigue-t-il en 1531 une chaire de chanoine à la cathédrale de Pampelune. Il

recevra une réponse positive en 1537, mais alors sa vie aura pris un autre cours.

Que s'est-il passé ? Il ne l'a jamais dit, mais ce que l'on sait, c'est que, durant quelques mois, en 1533, il s'est retrouvé seul à Sainte-Barbe avec son second co-chambriste, le vieil Iñigo. Aux dires de ce dernier, les discussions furent très rudes, mais quand en janvier suivant Favre revient, quel n'est pas son étonnement de constater le retournement de François Xavier. Désormais, tout va très vite.

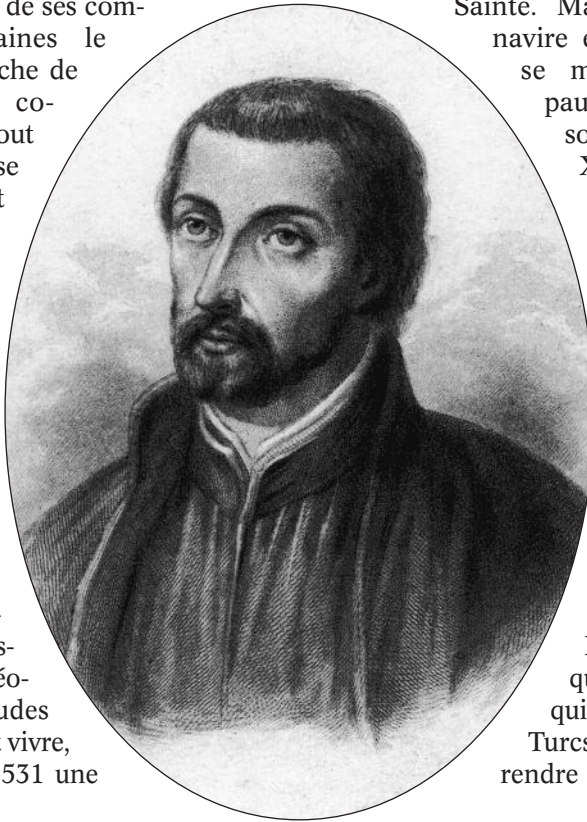
Le 15 août 1534, ce sont les vœux de Montmartre, quelques jours plus tard les *Exercices spirituels* et puis c'est la vie partagée avec les premiers compagnons, même après le retour d'Iñigo en Espagne. En janvier 1537, tous se rejoignent à

Venise pour embarquer pour la Terre Sainte. Mais il n'y a pas de navire et, pour attendre, on se met au service des pauvres : les incurables sont le lot de François Xavier.

En mars, Paul III autorise les compagnons à se rendre à Jérusalem et permet à ceux qui ne le sont pas d'être ordonnés. Pour se préparer à célébrer leur première messe, les nouveaux prêtres se dispersent dans la solitude, avant de se retrouver à Vicence. Là, ils apprennent que, du fait de la guerre qui oppose Venise aux Turcs, ils ne pourront se rendre à Jérusalem. Conformément aux vœux de Montmartre, ils partent donc pour

Rome vers Pâques 1538 afin de s'offrir au pape. En novembre, leur oblation est accueillie favorablement. Mais que va devenir ce compagnonnage auquel ils tiennent tant ? En mars 1539, ils délibèrent longuement et décident de rester unis et de promettre obéissance à l'un d'entre eux, c'est-à-dire de se constituer en ordre religieux.

François Xavier demeure à Rome, près d'Ignace, comme secrétaire de la Compagnie. A ce titre, il sait que le roi du Portugal, averti que les Compagnons sont prêts



François Xavier, gravure de von C. Devrist.



à se rendre en Inde, a obtenu du pape l'envoi de deux d'entre eux. Il sait aussi que Bobadilla et Rodriguès ont été désignés, mais que le premier est malade. Grande dut être sa joie quand Ignace l'appela. Ne s'était-il pas vu en songe à Venise, portant sur ses épaules un Indien ?

### **Me voici, me voici !**

Aux dires d'Ignace, il n'y eut pas d'autres mots prononcés sur le moment. En juin 1540, François Xavier rejoint Lisbonne, mais, finalement, il est décidé qu'il s'embarquerait en compagnie de Mansilhas et de Fernandez. Le *Santiago* appareille le 7 avril 1541.

François Xavier, avec pour tout bagage son bréviaire et une anthologie d'auteurs sacrés, vogue donc pour Goa. Après une escale à Mozambique, il y aborde le 6 mai 1542, en qualité de nonce apostolique. Dès son arrivée, il présente à l'évêque Jean de Albuquerque les lettres de Rome qui lui donnent pouvoirs sur «les territoires soumis au roi du Portugal», mais il explique qu'il n'en usera que selon l'avis du prélat. Quant à lui, il n'a d'autre désir que de «planter sa foi au milieu des Gentils». Il s'exerce, donnant sa préférence aux pauvres, mais non sans s'intéresser au collège Saint-Paul où sont instruits, aux frais du roi, une soixantaine de jeunes autochtones.

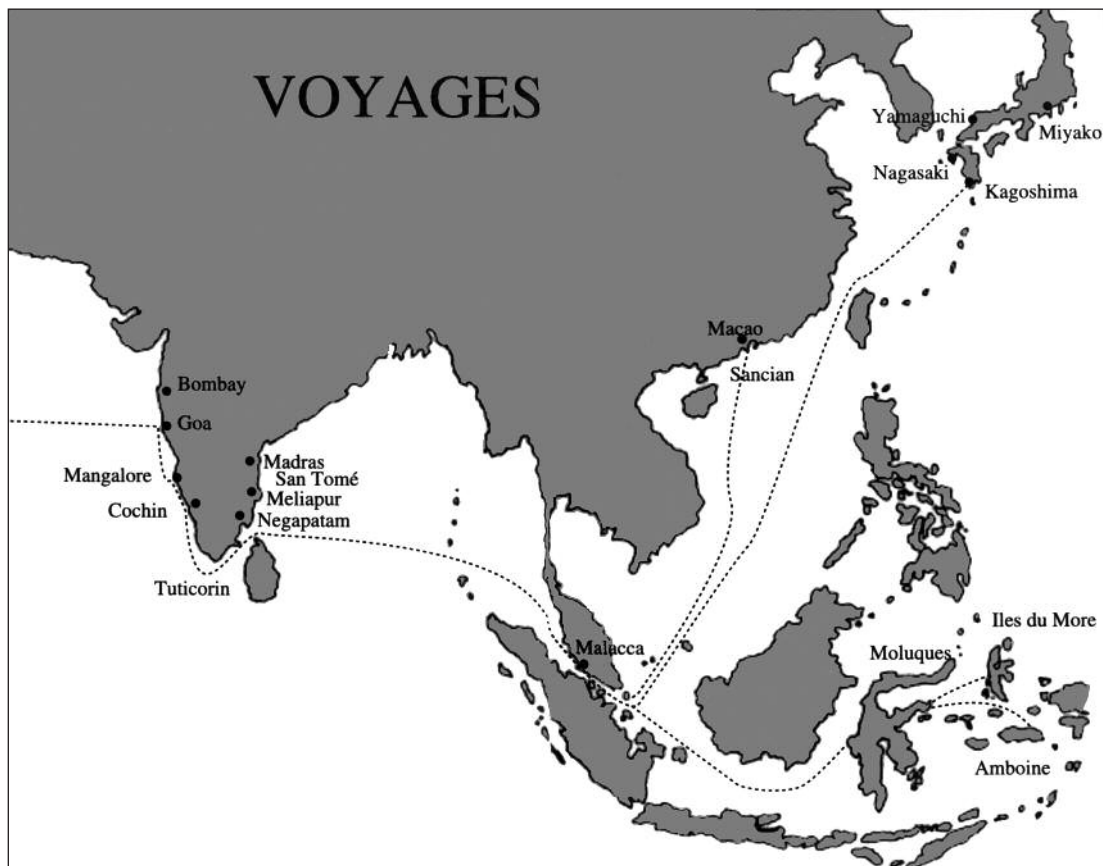
En septembre 1542, avant que ne l'aient rejoint ses deux compagnons toujours à Mozambique, accompagné de trois interprètes, François Xavier se rend au sud de l'Inde, sur la côte des Paraver, au pays des pêcheurs de perles. Il y resta deux ans aux prises avec les guerriers du Nord qui haïssent les chrétiens, les rajahs qui razzient les villages, et le «capitan» portugais qui ne sert que ses intérêts. François Xavier, sans autre arme que sa charité, ne cesse d'encourager Mansilhas qui l'a rejoint en cette mission.

La tragédie s'achève quand l'un des rajahs lui ouvre son pays, à l'ouest du cap Comorin. François Xavier s'y précipite et bientôt écrit à Ignace : «En un mois, j'en ai baptisés plus de dix mille.» En même temps, il décrit sa méthode qui n'est pas sans nous surprendre puisqu'il ne s'agit que de la tradition, dans une traduction approximative, du Credo, des commandements et des autres prières.

Mais François Xavier est déjà ailleurs. En janvier 1545, un homme, qui arrive de Malacca, lui a fait entrevoir d'autres terres à évangéliser. Est-ce un appel ? Il s'interroge, puis s'embarque pour San Tomé de Méliapour afin d'y faire retraite près du tombeau présumé de l'apôtre : «Dans la maison de saint Thomas, écrit-il, je me suis employé à prier sans interruption pour que Dieu notre Seigneur m'accorde de sentir en mon âme sa très sainte volonté, avec la ferme résolution de l'accomplir... J'ai senti, avec grande consolation intérieure, que c'était sa volonté que j'aile à Malacca.» En septembre, il y débarque, tout surpris de découvrir un grand établissement portugais. Là s'entassent pêle-mêle cultures et religions, mais le premier souci de François Xavier est de remettre un peu d'ordre dans la communauté coloniale.

Trois mois plus tard, il s'embarque pour les Moluques, les îles aux épices si convoitées. A Amboine, il missionne avec sa fougue coutumière, puis part pour Ternate, le port principal de la région. Là, il prend le temps de rédiger un petit opuscule où il expose, dans l'esprit des *Exercices spirituels*, le *Symbole des Apôtres* en des termes très concrets. Une grande part de son cœur passe dans cette composition, le plus souvent rythmée. Puis il part pour les îles périlleuses du Maure, où sévissent empoisonneurs et anthropophages, mais il est sans crainte : «Tous ces périls, tous ces labeurs, si on les accepte volontiers pour le seul amour et le service de Dieu notre Seigneur, sont d'abondants trésors de consolations spiri-





*Le périple de François Xavier.*

tuelles.» A tous, «il sourit», explique-t-il, n'ayant d'autre souci que de «discerner des hommes capables de prendre sa suite».

De retour à Malacca, en juillet 1547, François Xavier a la joie d'être accueilli par trois compagnons, venus à sa demande lui succéder aux Moluques. Il fait retraite avec eux et les prépare à leur ministère. Mais, quant à lui, ses regards sont tournés vers le Japon d'où arrive Anjirô : «Il me trouva et fut enchanté, car il venait avec le vif désir de se renseigner au sujet de notre loi. Il parle portugais assez bien, il comprend ce que je lui dis, et moi de même... Je lui ai demandé si les Japonais se feraient chrétiens si j'allais avec lui dans son pays. Il me répondit qu'ils me poseraient bien des questions et que, par-dessus tout, ils

observeraient ma manière de vie et sa conformité avec mes paroles. Si tel était le cas, m'a-t-il dit, le roi et tous les gens de distinction se feraient chrétiens, car les Japonais sont entièrement guidés par la loi de la raison.» Mais avant de partir vers cette nouvelle terre, François Xavier s'en retourna vers Goa et les Indes.

### **Itinérant, mais en communion**

Cette troisième période de la vie de François Xavier est la plus riche, non seulement parce qu'il va bientôt s'embarquer pour le Japon et la Chine, mais aussi parce qu'il prend le temps d'enraciner la Compagnie partout où il est passé.

A Rome, on s'inquiète et Ignace lui-même a du mal à suivre son compagnon. Ne lui recommande-t-il pas de demeurer plus longuement en Inde ? Cependant il sait que François Xavier ne fait rien sans avoir discerné longuement et c'est sans hésitation que, dès 1549, il le nomme provincial de l'Est. Il y a alors dix-huit jésuites en Inde ; trois ans plus tard, ils seront une trentaine. Mais le nombre ne fait pas tout et bien des zizanies se sont glissées parmi les compagnons.

«Jusqu'à présent, écrit François Xavier, il m'a semblé qu'il ne fallait retenir personne dans la Compagnie par force, contre sa volonté, sinon par la force de l'amour et de la charité. Je renvoyais plutôt ceux qui n'étaient pas faits pour la Compagnie, malgré leur désir de ne pas en sortir. Quant à ceux qui me paraissent aptes, je les traite avec amour et charité pour les affermir davantage dans leur vocation, voyant qu'ils endurent ici tant de travaux pour l'amour de Dieu notre Seigneur. C'est aussi mon avis que Compagnie de Jésus veut dire Compagnie d'amour et de conformité des âmes, et non de rigueur et de crainte servile.»

A Goa, François Xavier se tracasse - il n'apprit sa nomination de provincial qu'en 1551 : qui a autorité pour nommer aux postes de responsabilité ? Rodriguès, du Portugal, Ignace, de Rome, ou bien lui-même ? Précisément, Rodriguès vient d'envoyer Gomez au collège de Goa. C'est assurément un excellent prédicateur, mais il est totalement inapte au gouvernement. De plus, il ignore tout de l'Inde et fait bien des impairs. François Xavier essaie alors d'arranger les choses au mieux, mais, à son retour du Japon en 1552, il prendra des mesures plus radicales pour remettre de l'ordre. Il chassera Gomez qui

ne veut plus recevoir que des Portugais au collège, il rétablira la bonne entente des jésuites avec le vice-roi, les autres religieux et surtout avec les Frères de la Miséricorde, leurs partenaires les plus précieux.

### Le Christ, l'unique

Faut-il pour autant faire de François Xavier un parangon du «dialogue» ? Ce ne serait pas convenable. Certes, le jésuite est toujours prêt à débattre, voire, s'il en avait le temps, à approfondir sa connaissance des multiples cultures rencontrées ; toutefois, en matière de religion, selon lui, il n'y a que le christianisme qui soit recevable. Mais sa sévérité parfois se tempère : «Cette race est barbare. Ceux qui sont déjà chrétiens nous donnent beaucoup de peine... Ayez donc une sollicitude spéciale pour vos fils de l'Inde, écrit-il à Ignace... sachant combien il est difficile de comprendre des gens qui ne connaissent rien de Dieu et n'obéissent pas à la raison...»

Dans une autre lettre, François Xavier s'essaie à expliquer le comportement incertain des convertis : ceux-ci, qui sont issus le plus souvent des basses castes, sont rejetés



*Le château de Javier, en Navarre, où est né François.*

aussi du fait de leur foi. Mais c'est à l'endroit des Portugais mécréants que François Xavier est le plus dur. Dans ses lettres au roi, il ne sait comment qualifier leurs exactions à l'égard des Indiens en général et des convertis en particulier.

En choisissant de se rendre au Japon, puis en Chine, François Xavier ne renonce nullement à l'Inde. Bien au contraire. Peu avant sa mort, n'écrit-il pas à Ignace combien ce pays lui est cher et comment il y a disposé ses compagnons ? Mais il est vrai qu'alors, après deux ans passés au Japon, il a perdu un peu de cet enthousiasme qui l'avait poussé à suivre Anjirô à Kagoshima. De là, accompagné du Frère Fernandez qui avait appris le japonais, il s'était rendu à Yamaguchi, la résidence du plus puissant daimyo. Ce voyage fut un échec : le Japon n'est pas l'Europe, pas même l'Inde.

## Soleil couchant sur la Chine

Qu'à cela ne tienne, il avait voulu « monter » à Miyako (Kyoto), la capitale. Là encore, sa déception fut grande : bien que le « roi du Japon » n'ait rien d'un Charles Quint, un « gueux » ne peut le rencontrer. Autre désillusion : les « universités » nippones ne sont que de riches monastères peuplés de moines peu austères que François Xavier ne s'était pas privé de critiquer. Mais, de retour à Yamaguchi, il s'était décidé à frapper un grand coup : il se présenta au daimyo, non plus en pauvre itinérant, mais en grand costume de nonce et les bras chargés de cadeaux : une horloge qui sonne les heures, deux paires de lunettes, un mousquet à trois canons et même un tonnelet de vin de Porto. On a pu dire que cette démarche fut une révolution. Sans doute, mais on est encore loin de Valignano, Ricci et Nobili. Quoi qu'il en soit, la renommée de François Xavier s'était propagée et il fut invité par le daimyo de Bongo à prêcher l'Évangile dans sa province.

Or, depuis deux ans, François n'avait reçu aucune nouvelle d'Europe, ni même des Indes. Il décida alors de retourner à Malacca. Une terrible tempête le jeta sur une île proche de Canton. Là, il retrouva Pereira, un ami de Cochin, qui lui montra une lettre clandestine de Portugais tombés aux mains des Chinois et qui souffraient dans les geôles de Canton. Ces prisonniers suppliaient Pereira de se faire nommer ambassadeur du Portugal à la cour de Pékin pour leur venir en aide. Pour François Xavier, cette lettre fut une illumination. Mais on sait déjà la suite...

P. L.

Récemment paru

**François Bécheau s.j.**, *Prier 15 jours avec François Xavier*, col. Prier 15 jours n° 66, Nouvelle Cité, Montrouge 2002, 128 p.

**« Parce que j'ai expérimenté le bonheur et la consolation spirituelle que procurent de tels labeurs, et que je connais la grande disponibilité du Japon pour la diffusion de notre sainte foi, je pense que de nombreux lettrés mettraient un terme à leurs études, que les chanoines et les autres prélats renonceraient à leurs honneurs et à leurs rentes, pour venir chercher au Japon une autre vie, plus reconfortante que celle qu'ils mènent. »**

François Xavier  
*Lettre à ses confrères de Rome,  
du 29 janvier 1552*

# La mission japonaise de François Xavier

par Jean LACOUTURE,\* Paris

Lorsqu'il se vit mourir, à Paris, dans les derniers jours de janvier 1755, Montesquieu demanda que l'on fit appel à son ami jésuite, le Révérend Père Castel. Lequel accourut, flanqué de l'un de ses confrères de la Société, le R. P. Routh se jugeant lui-même trop intime avec le président pour recueillir sa confession. Les propos tenus par le mourant, en présence de plusieurs témoins, furent si conformes à ce qu'on est convenu d'appeler une mort chrétienne, que la duchesse d'Aiguillon, amie intime de l'auteur de *L'Esprit des lois* et fort imbue de l'esprit «philosophique», manda sur le champ à un ami : «Les jésuites se sont retirés tout heureux. Le P. Castel se prend pour François Xavier qui prétendait avoir converti 12 000 païens sur une île déserte...»

Que l'«île déserte» en question fût le Japon importe peu. Ce qui frappe, c'est à quel point l'épopée missionnaire en Extrême-Orient du plus fraternel des compagnons de Loyola restait la référence suprême de toute entreprise de ce type, au sein même de la société des «Lumières» et à l'époque où la grande aventure des *reductions* du Paraguay - fort louée par Montesquieu - aurait pu rejeter dans la pénombre celle à laquelle François Xavier avait, deux siècles plus tôt, attaché son nom.

La mission «japonaise» du jésuite navarrais marque une étape décisive dans l'histoire de la diffusion du christianisme («Allez, enseignez les nations»), mieux par la révolution qu'elle a provoquée dans le *modus operandi*, et dans la conception même

de l'action missionnaire, que dans ce qu'un observateur laïc pourrait appeler son bilan stratégique ou numérique. Mais celui-ci, considéré quatre siècles et demi plus tard, n'en reste pas moins considérable, consolidé qu'il fut au siècle suivant par des hommes éminents comme Alessandro Valignano. Si bien que la fabuleuse mission du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle ne peut être considérée sous le seul angle de l'«invention» spirituelle, celle d'un nouvel «art de missionner», mais aussi du point de vue de ce qu'Ignace de Loyola résumait en une expression très matérielle et poétique à la fois, de «faire du fruit».

## La croix, l'épée et l'or

Quand François Xavier débarque d'une médiocre jonque chinoise le 15 août 1549 dans le petit port de Kagoshima, au sud de l'île de Kyûshû, à l'extrême sud du Japon, flanqué de huit compagnons (dont trois japonais - l'un d'eux est converti), il entame une mission évidemment impossible : ouvrir au christianisme, lui, totalement désarmé, démuné de toute monnaie d'échange et ignorant la langue du pays, un immense em-

\* Historien, biographe notamment de Blum, De Gaulle, Malraux, Mauriac, Mendès France, Hô Chi Minh, Jacques Rivière et même Mitterrand, Jean Lacouture est aussi l'auteur de *Jésuites : une multibiographie*, T.1 *Les conquérants*, T.2 *Les revenants*, Seuil, Paris 1991 et 1992, 512 et 572 p.

pire militaire, fier de sa religion impériale, éclairé par le bouddhisme et fort prévenu contre toute intrusion du monde extérieur. Il dispose apparemment d'autant de chances de christianiser l'Empire du Soleil levant qu'aurait eu un bonze de Kyûshû prenant pied à Gibraltar de convertir au bouddhisme l'Espagne de Charles Quint...

Il est vrai qu'il n'en est pas à son coup d'essai en matière de mission. Depuis neuf ans, dépêché en Asie par son chef de file, avec la bénédiction du pape qui l'a fait «nonce apostolique» et l'aide du roi Joao du Portugal, il a «labouré» les Indes et opéré d'innombrables conversions, notamment dans les populations de la côte sud-ouest du sous-continent. Mais cette expérience, prodigieusement fructueuse en apparence, lui est apparue soudain perverse.

### «Conversion de la conversion»

Que signifie de «convertir» à l'ombre des épées, sous la protection très voyante du drapeau lusitanien ? N'est-ce pas s'associer, fut-ce *ad majorem Dei gloriam*, à une entreprise coloniale, où commerce et violence l'emportent sur l'amour ? Dans une lettre bouleversante écrite au roi Joao III, le 19 avril 1549, il formule une menace terrible à l'adresse de celui dont il dépend.

«...L'expérience m'a enseigné que Votre Altesse n'exerce pas uniquement sa puissance dans l'Inde pour y accroître la foi du Christ : elle exerce aussi sa puissance pour saisir et pour posséder les richesses temporelles de l'Inde. (...) Que Votre Majesté fasse le compte exact et bien complet de tous les fruits et de tous les biens temporels qu'elle recueille aux Indes par le bienfait de Dieu. (...) Que Notre Seigneur fasse sentir à Votre Altesse, à l'intérieur de son âme, sa très sainte volonté et qu'il lui donne sa grâce pour l'accomplir, de la façon dont Votre Altesse se réjouira de l'avoir faite, à l'heure de sa mort, quand V. A. sera en train

de rendre compte à Dieu de toute sa vie passée ; et cette heure viendra plus tôt que le pense Votre Altesse. Ses royaumes et ses possessions ont une fin. (...) Ce sera une chose inouïe et encore jamais arrivée à Votre Altesse de s'en voir dépossédée...»

La brutalité de la sommation au puissant souverain temporel est à la mesure du jugement qu'il porte, enfin, sur ce que recouvre sa prodigieuse mission, qui confond le mot de conversion avec ceux de fénaison ou de vendanges.

Des Indiens, des innombrables peuples indiens, de Goa à Cochin, de Travancore à Ceylan, il n'a remarqué que leur dénuelement matériel, leur ignorance, leur désarroi fondamental. Ni leur spiritualité, ni leur affectivité, ni ce qu'ils peuvent manquer de refléter d'antiques cultures hantées par la métaphysique n'ont semblé le toucher. Ces foules ont ému sa charité, mais n'ont pas parlé à son intelligence. Il ne voit en elles qu'idolâtrie, privation de Dieu, exploitation cynique par un chrétienté hypocrite.

Pendant plus de sept années, il n'a visé qu'à «vaincre la gentilité» et surtout cette «engeance qu'on appelle brahmanes». Face à cette «plus perverse gent du monde», il n'a pensé qu'à user de la contrainte, de la division entre «convertis» et «idolâtres». Dans telle lettre écrite de Cochin en janvier 1544, on croirait lire les prescriptions d'un stratège de la «guerre psychologique».

Il opère, des années durant, dans un système de rapports que l'on pourrait résumer par ce trait digne de Chateaubriand par un témoin du temps décrivant une bastonnade : «On comptait les coups avec les grains du chapelet»... Il faudra longtemps pour qu'il mesure l'horrible ambiguïté de la situation - mixte de leçon évangélique et de colonialisme à la trique.

Quand a-t-il décidé de rompre avec ces pratiques, et de renouveler radicalement son approche de l'action missionnaire, de passer de la «conquête» à «l'échange», de



la victoire sur les «gentils» à la convergence créatrice ? C'est, semble-t-il, d'un voyage fait en 1548 à Malacca que date sa prise de conscience. De là, il écrit à ses frères de Rome qu'il a entendu parler d'îles «récemment découvertes» par les Portugais, les *Islas Platerias* (ou argentées), dites aussi *du Jappam*, où, à la différence des «gentils de l'Inde», les hommes sont «désireux d'apprendre». Ce que lui ont appris à Malacca deux hommes, un Japonais converti au christianisme (par ailleurs recherché pour meurtre), Anjirô, et un capitaine portugais, Alvarez. Aussi écrit-il au roi Joao qu'il a décidé de changer de mission, de quitter les Indes «presque en m'enfuyant», et de gagner le Japon. Initiative inouïe, si l'on pense à sa triple obéissance qui le lie au pape, au roi portugais et à son maître Ignace, à son vœu d'obéissance. Ainsi fait le génie...

Cap sur le Japon, donc, cap sur l'Autre, sur le Prochain. C'est d'une maigre jonque chinoise, pilotée par un pirate nommé Avan, que François, flanqué de sept compagnons, dont deux religieux espagnols et cet Anjirô qui est en quelque sorte l'inventeur de l'aventure, débarque le 15 août 1549 dans le petit port japonais de Kagoshima, avec l'objectif de convertir au christianisme cet empire où les gens sont «désireux d'apprendre».

Mais qui «apprend» plus et mieux, de ce peuple qui fait assez bon accueil à l'étrange mission venue de l'autre extrémité du monde, ou de cet homme à la charité audacieuse qui va découvrir avec lui ce qu'avait inventé quinze siècles plus tôt l'apôtre Paul - que la «conversion» ne va pas sans réciprocité et que «se donner tout à tous» implique qu'il se mette à l'écoute de tous ?

Quel que soit le «fruit» engrangé sur ce thème par le «nonce» François en un peu moins de trois années de mission japonaise, et n'eût-il obtenu que la conversion du pauvre Bernardo, cette espèce de Quasimodo du catholicisme missionnaire qui devait faire quelques années plus tard l'édifica-

tion de l'Europe, ce qui fut avant tout le prix de l'entreprise entamée le 15 août 1549 par François Xavier, c'est la «conversion de la conversion». Non l'abolition, en l'Autre, du mal, mais la saisie et la transformation, en l'Autre, de ce qu'il porte, de ce qu'il apporte. Il ne s'agit plus de triomphe sur ou contre la «gentilité» méprisable, mais de la révélation, en l'Autre, de sa promesse, de la grandeur qu'il porte en lui et qu'il ignore.

### Echanges de culture

Le *modus operandi* de la conversion, selon le fondateur de la Société, passait volontiers par le détenteur du pouvoir. Allant droit au but, et par souci d'efficacité, en un siècle où prévalait le principe *cujus regio, ejus religio*, la religion de tous est celle du roi, Ignace tendait à centrer son action sur la croyance du souverain. Mais il se trouve que le Japon du XVI<sup>e</sup> siècle, avant la restauration de la puissance des tennōs par le shogun Ieyasu, est un empire dispersé, sans tête, où l'empereur n'est plus qu'une épave isolée à Miyako, la future Kyoto. L'entreprise du nonce est donc privée du point d'appui traditionnel de la stratégie jésuite. Il lui faut procéder par étapes, approcher un par un les daimyos, les seigneurs locaux qui contrôlent les provinces.

Daimyos ou tennōs, l'admirable en l'affaire est que les plus hauts cadres de ce pays apparemment clos à toute influence extérieure, et le peuple lui-même, et même le «clergé bouddhiste» font assez bon accueil à ces étrangers religieux venus d'un autre monde. Imaginons comment auraient été reçus les passagers d'une barque abordant à Antibes vers 1550 et prêchant les vertus du shintoïsme aux Provençaux du temps de François 1<sup>er</sup>...

Tous les daimyos ne sont pas aussi accueillants que celui de la province méridionale, le *Satzuma*, qui les accueille d'abord avec bienveillance, ou tout au



*François Xavier au Japon, échangeant avec un daimyo. Peinture de Manuel Henriques (1640).*

moins curiosité. Voilà bien ce peuple «intelligent» et «avide de s'instruire» que décrit Anjirô, poussant François Xavier à partir à sa découverte. Certes, d'autres daimyos ne manifesteront pas la même bienveillance. Et si les moines bouddhistes acceptent de dialoguer avec eux dans leurs grands monastères, François écrit à ses compagnons de Rome : «Etant donné que nous avons des opinions très opposées sur la façon de sentir Dieu et la manière d'être sauvés, il ne sera pas étonnant que nous soyons persécutés par eux, et plus qu'en paroles...» Admirable alliance de respect de l'autre, de sa façon de «sentir Dieu» - et de prescience tragique...

Ce n'est pas à Miyako, la capitale plus ou moins fantôme de l'empire, que va se jouer la partie décisive entre les missionnaires et leurs hôtes japonais, pris entre

leur «désir de savoir», leurs arrière-pensées commerciales - ils ont naturellement observé que le mouvement des convertisseurs ne va pas sans un «vol de gerfauts» de marchands dont peuvent bénéficier l'économie et les pouvoirs locaux - leurs convictions religieuses, bouddhistes ou shintoïstes et l'orgueil national, rétif à cette pénétration qui décidément va très loin.

C'est à Yamaguchi que se déroule le débat majeur, entre le très grand daimyo Yoshitaka, le plus puissant de ces féodaux - les missionnaires l'appellent «le duc» -, les bonzes du couvent local et François flanqué de ses traducteurs, Bernardo le converti et son collègue Juan Fernandez. Les entretiens qui se déroulèrent là, en janvier 1552, dans cette cité japonaise, sont à coup sûr un des plus beaux échanges de cultures et de croyances que le monde,

récemment ouvert comme une gigantesque pastèque par les voyages de Colomb et de Magellan, ait connu. Tout est passé au crible, de la création à la rédemption, au péché originel, à la communion des saints. Deux âmes collectives sont mises à nu.

Trop admirable pour ne pas être tragique. Arrivé à ce point culminant, le face-à-face conduit, dans ce premier temps, au rejet prévu quelques mois plus tôt par François, parlant déjà, on l'a vu, de « persécutions ».

Si le magnifique dialogue de Yamaguchi tourne court - mais non sans que Xavier et ses compagnons puissent déjà parler de milliers de conversions -, c'est d'abord parce que les grands notables du bouddhisme, si intelligents fussent-ils, ont senti le danger et mué leur compréhension interrogative en méfiance, puis en rejet. C'est aussi parce que la colonisation portugaise a flairé la « bonne affaire », le commerce suivant la croix, et organisé une expédition qui, commandée par l'amiral Duarte de Gama, fils du grand Vasco, débarque à Funai. Il s'agit certes d'une opération pacifique. Mais elle compromet en profondeur la mission entamée deux ans plus tôt à Kagoshima.

Si nombre de daimyos et de notables de l'Empire se félicitent de cette impulsion donnée à la modernisation de leur pays, d'autres s'y refusent. Que le débarquement de Funai y ait contribué ou non, le renversement et l'assassinat du grand daimyo de Yamaguchi, symbole de la politique d'ouverture spirituelle et d'échange intellectuel, marque l'échec de la grande aventure. Bien qu'aucune persécution globale n'ait été encore déclenchée, le « nonce » François Xavier, vingt-sept mois après son débarquement à Kagoshima, quitte le sol japonais, avec l'espoir d'ailleurs d'y revenir après un séjour à Cochin et à Goa et une découverte de la Chine.

Peut-on évaluer, en chiffres de conversions, le « fruit » de cette extraordinaire percée spirituelle qui peut être considérée comme l'invention de l'« acculturation », en attendant

l'« inculturation » du siècle à venir ? Disons qu'on peut évaluer à deux ou trois milliers l'effectif des chrétiens japonais après le passage du « nonce aux pieds nus ». Immense ? Dérisoire ? Affaire de point de vue.

### Une grande invention

On ne saurait résumer le rôle assumé au Japon par François Xavier, avec l'aide initiale d'Anjirô, ensuite des pères Torrès et Fernandez et du saint infirme Bernardo, du mot de « précurseur ». Celui de fondateur conviendrait mieux. Non du fait du nombre de conversions opérées - qui n'a aucun rapport avec celui, si trouble, des « nouveaux chrétiens » de Travancore ou de Goa -, mais par la découverte immense d'un nouveau type de rapports entre les porteurs de l'Évangile et ceux qui sont censés lui faire bon accueil.

S'agissant du nombre des convertis, il faudra attendre le grand successeur de François Xavier, le jésuite italien Alessandro Valignano, trente ans plus tard, pour utiliser vraiment le fameux « faire du fruit » du fondateur de la Société. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, après le martyre collectif de vingt-six convertis à Nagasaki en 1597, l'ordination du premier japonais, Kimura, en 1601 et l'édit de proscription du christianisme en 1612, le Japon comptera plus de 300 000 chrétiens. Mais bientôt la tête de chaque jésuite sera mise à prix pour 500 pièces d'argent : ce qui est aussi une façon d'« évaluer » l'œuvre des pionniers.

Mais non : ce qui fut accompli, en 1549 et 1552, par le « nonce aux pieds nus » et ses intrépides compagnons ne saurait être décompté, réduit à des chiffres. C'est une nouvelle façon, pour le chrétien d'Europe, de considérer et de traiter l'homme d'Asie qui fut alors inventée, et cette découverte-là n'a pas de prix.

J. L.

# Regards sur le Japon du XVI<sup>e</sup> siècle

## Alexandre Valignano

**L**e 5 novembre 1549, saint François Xavier (1506-1552) écrivait de Kago-shima une lettre qui est un des premiers témoignages de l'époque moderne sur le Japon.<sup>1</sup> Parmi ses héritiers spirituels, il faut citer le Père Alexandre Valignano (1538-1606), d'origine italienne, nommé visiteur des Indes orientales en 1572. Il quittait Rome en septembre 1573 pour Lisbonne, d'où il mit le cap sur Goa le 21 mars 1574. C'est le 25 juillet 1579 qu'il atteignit le terme extrême de sa «grande mission», le Japon, où le menèrent trois voyages, jusqu'à

sa mort en 1606. Le «Sumario», daté de «Cochin, le 28 octobre 1583», est un long rapport écrit en espagnol sur «les choses qui touchent de près à la province du Japon et à son gouvernement», adressé au Père Général Claude Aquaviva. Pendant plus de trente années, le P. Valignano a observé les terres nouvelles qu'il abordait avec une acuité et une justesse psychologique dont l'intelligence stupéfie. Ses réflexions demeurent toujours valables. Une nouvelle traduction rend aujourd'hui son texte accessible aux francophones.<sup>2</sup> Florilège.

## Sur le peuple japonais

«La population est tout entière blanche et très civilisée (...), très douée et de grande intelligence, et les enfants y sont très capables d'apprendre toutes nos sciences et nos disciplines intellectuelles. Ils récitent et apprennent à lire et à écrire notre langue beaucoup plus facilement et en moins de temps que nos enfants d'Europe, et même dans les classes les plus basses de la société, il n'y a personne qui soit grossier et inculte comme dans nos pays ; en général, les Japonais sont tous intelligents, bien élevés et industriels» (p. 58).

«Il me semble que c'est la nation la plus sensible au point d'honneur qui soit au monde, car on n'y supporte pas, non seulement une seule parole injurieuse, mais même une parole dite en colère. Ainsi, même avec les plus humbles employés et les travailleurs, on ne parle ni ne peut parler sans politesse» (p. 59).

«Le peuple japonais, dans son ensemble, est très endurant et supporte facilement la faim, le froid et d'autres intempéries ; dès leur enfance, et même dans la plus grande aristocratie, les Japonais sont ainsi éduqués et habitués à l'endurance» (p. 65).

«Ils maîtrisent si bien leurs passions que, quoi qu'ils ressentent intérieurement, ils ne le montrent pas à l'extérieur, et ils réfrènt si bien leur irritation et leur colère qu'il est rare qu'ils montrent leur contrariété» (p. 66).

«Pour ne pas passionner leurs discussions d'affaires, ils ont l'habitude, universelle au Japon, de ne pas traiter une affaire importante et difficile, directement et en tête-à-tête, mais ils le font par messages et tierces personnes» (p. 67).

«Le quatrième défaut est leur cruauté : ils tuent sans difficulté. Pour des raisons sans gravité, ils tuent leurs sujets...» (p. 73). *Ici, le paragraphe tout entier de Valignano mériterait d'être cité, quand on pense à l'attitude japonaise au cours des années de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle d'expansion impérialiste et d'occupation de plusieurs pays.*

«Les pièces qui ont pour eux de la valeur sont l'œuvre de maîtres d'autrefois, et ils ont des yeux qui aussitôt les reconnaissent entre mille...» (p. 79).

«Les Japonais sont si attachés à leurs coutumes et cérémonies que, le monde s'écroulerait, ils n'y changeraient pas un point» (p. 81).

### Sur les différences culturelles

*Alexandre Valignano se demande comment garder l'union entre Européens missionnaires et Japonais.*

«Les difficultés sont nombreuses (...) il faut donc aux supérieurs [les pères] une grande sollicitude, vigilance, habileté et prudence pour diriger les uns et les autres [Européens et Japonais] en maintenant l'union» (p. 165).

«La première [raison] est la très grande différence entre les uns et les autres. (...) On ne s'entend pas sur les décisions à prendre, les Japonais se guidant sur leurs (...) coutumes, que les autres ne peuvent bien comprendre, tant elles diffèrent des nôtres. La seconde raison est une grande différence dans la manière de faire. Les Japonais ne s'expriment pas avec netteté (...), ils sont peu portés à se plaindre, à murmurer et à dire du mal des autres, ils sont très réservés et portés aux formalités et aux marques extérieures de politesse ; très patients, ils savent attendre que le temps arrange les choses. La troisième raison est la grande différence entre les coutumes, l'éducation et la manière de traiter avec autrui ; (...) cela nous coûte beaucoup de peine pour les apprendre. (...) Quant à eux, en aucun cas ils ne peuvent ni ne veulent s'adapter à nous. La quatrième raison est dans la grande difficulté qu'il y a à apprendre la langue japonaise, si élégante et si riche (...), langue dont le vocabulaire est différent selon que l'on s'adresse à des nobles ou à des gens du peuple, et suivant que parlent respectivement enfants, femmes ou hommes» (p. 170).

«Nous avons pour l'Amour de Dieu quitté notre pays et enduré bien des peines pour aller aider les Japonais ; ne perdons pas le fruit de ces travaux en manquant de nous adapter à eux» (p. 169).

«Le danger d'être en faute vient de notre côté plutôt que du leur ; car ce n'est pas à eux de rien abandonner de ce qui est à eux, mais à nous de nous adapter tout entier à eux, car c'est nécessaire au Japon» (p. 179).

<sup>1</sup> **Xavier, saint François**, *Correspondance 1535-1552*. Lettres et documents, traduction intégrale, présentation, notes et index de Hughes Didier, Desclée de Brouwer, Paris 1987.

<sup>2</sup> **Alexandre Valignano**, *Les Jésuites au Japon, Relation missionnaire (1583)*, traduction, présentation et notes de J. Béseineau s.j., Desclée de Brouwer, Paris 1990 (col. *Christus* n° 72, textes).



## Luís Fróis

**N**é à Lisbonne, arrivé au Japon le 6 juillet 1563, le Père Luís Fróis devait rester dans cette partie du monde jusqu'à sa mort, en 1597. Doué d'un exceptionnel don d'empathie, il connut sans doute mieux que tout autre missionnaire un pays dont la culture ne ressemblait à aucune

autre. Son «*Traité*» a été redécouvert en 1946 à la Bibliothèque royale de l'Académie d'histoire de Madrid, par le jésuite Josef Franz Schütte, qui l'a transcrit du portugais. Le texte, daté du 14 juin 1585, a été probablement déposé là vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup> Florilège.

### Sur les moeurs

«Nous tenons la promenade pour agréable, saine et récréative ; les Japonais n'en font jamais, et s'étonnent fort devant nous de ce qu'ils croient être un travail ou une pénitence» (ch. I, n° 27, *Des hommes*).

«Pour nous laver les mains et le visage, nous retroussons simplement nos manches jusqu'aux poignets ; pour le même effet, les Japonais se dénudent jusqu'à la ceinture» (n° 38).

«[Les femmes] d'Europe ont très vite des cheveux blancs ; les Japonaises peuvent atteindre soixante ans sans le moindre cheveu blanc, car elles les graissent avec de l'huile» (ch. II, n° 13, *Des femmes*).

«Les femmes en Europe ont des manches jusqu'aux poignets ; les Japonaises jusqu'à mi-bras et il n'y a chez elles nulle déshonnêteté à se découvrir bras et poitrine» (n° 19).

«Les femmes en Europe ne quittent pas la maison sans la licence de leur mari ; les Japonaises ont la liberté d'aller là où elles veulent, sans que leur mari n'en sache rien» (n° 35).

«Chez nous, il est rare que les femmes sachent écrire ; une femme honorable au Japon serait tenue en basse estime si elle ne savait pas le faire» (n° 45).

«Les enfants en Europe restent très longtemps dans leurs langes avec les mains prises à l'intérieur ; ceux du Japon sont dès la naissance revêtus d'un kimono et gardent toujours les mains libres» (ch. III, n° 2, *Des enfants*).

«Les enfants en Europe deviennent pubères et ne savent même pas rédiger un billet ; ceux du Japon, à dix ans, semblent en avoir cinquante par l'intelligence et le jugement qu'ils manifestent» (n° 11).

«Nos lettres ne peuvent exprimer de concepts que par un long développement ; celles du Japon sont très brèves et concises» (ch. X, n° 14, *De l'écriture des Japonais*).

«Chez nous, il est étonnant de tuer un homme, et pas du tout de tuer des vaches, des poules ou des chiens ; les Japonais s'étonnent de nous voir tuer des animaux, mais chez eux tuer des hommes est chose courante (ch. XIV, n° 6, *De certaines choses extraordinaires*).

<sup>1</sup> *Traité de Luís Fróis s.j. (1585) sur les contradictions de moeurs entre Européens et Japonais*, présenté par José Manuel Garcia, Chandeigne, Paris 1993 (Librairie portugaise, col. Magellane, 4).

## Crise de conscience du Japon actuel

par Raymond VOYAT,\* Paris

*Dépourvue de sa force militaire au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, c'est par sa puissance technologique et commerciale que le Japon a réussi à s'imposer au reste du monde. En moins de 40 ans, le pays a connu une croissance économique éclatante, suivie d'une débâcle financière non moins impressionnante. Crise économique, mais aussi politique et culturelle oblige, le Japonais est confronté aujourd'hui à une profonde remise en question de ses valeurs.*

A partir des années soixante, le Japon devient un modèle, mais aussi une provocation qui ne cesse d'intriguer, de fasciner ou d'irriter, car rien ne semble pouvoir freiner le dynamisme de cette société obsédée de production et de consommation.

Au cours de ces années, des gens jeunes et motivés migrent des campagnes vers les grandes villes où, impécunieux, ils s'établissent en périphérie. Les conditions de travail y sont nettement moins pénibles que dans leurs villages d'origine et l'emploi y est stable, quasiment garanti auprès d'un même employeur pour toute une vie active. Et celui qui ne décroche pas un poste dans une administration ou dans une grande société, trouve de l'embauche dans les PME ou les entreprises familiales qui vivent de sous-traitance. Ce qui crée une imbrication garante de continuité et de fixité des prix. Au cœur de ces ensembles complexes, la banque agit alors comme un régulateur soucieux de préserver l'intégrité des bilans.

Au niveau de la population, l'accès aux soins de santé est garanti moyennant une participation symbolique aux frais. Le système éducatif, de qualité, mais soigneusement contrôlé par le gouvernement, se

ramifie jusqu'au fond des campagnes. Les groupes industriels relaient la responsabilité de l'Etat et veillent au confort de leurs employés en perpétuant l'ancestrale tradition de solidarité de groupe. Quant aux syndicats, ils sont le plus souvent « maison », ce qui explique leur penchant de conciliation plutôt que d'affrontement.

Dans ce climat paternaliste, le citoyen s'intéresse peu à la chose publique, n'oubliant sa tiédeur qu'à l'occasion des élections. Les affaires publiques sont d'ailleurs un domaine réservé aux diplômés de certaines grandes universités qui se cooptent majoritairement à l'intérieur d'un même vivier, celui du Parti libéral démocratique. Le pouvoir réel est aux mains d'oligarchies opaques, auxquelles les bureaucrates servent de mandataires appelés à conjuguer intérêts régionaux et commerciaux, selon des instructions arrêtées dans le secret d'une recherche de consensus.

\* Ecrivain, traducteur de l'allemand et du japonais vers le français, Raymond Voyat est aussi rédacteur en chef adjoint de *Les Voix*, un magazine culturel publié à Kyoto en français et en japonais.

Avec plus de 125 millions d'âmes, le Japon représente un marché intérieur très particulier et bien organisé, capable d'amortir d'éventuels effets dus aux fluctuations sur les marchés extérieurs. En outre, les Nippons ont réussi à imposer leurs produits sur toute la planète. Deuxième puissance économique derrière les Etats-Unis, et devant l'Allemagne, le pays du Soleil levant répugne néanmoins à être trop visible sur la scène internationale.

Si l'on excepte tel ou tel domaine de coopération au sein des Nations Unies, l'action de certaines fondations ou encore le dévouement d'idéalistes isolés, le Japon officiel ne s'engage pas sans qu'une porte de sortie lui soit assurée. Essor, sécurité, stabilité, le tout au service de valeurs résolument nationales, voilà les maîtres mots, qui, toutefois, impliquent frilosité et méfiance. Et voici qu'en l'espace de quelques années, rien ne va plus. Que s'est-il passé ?

## Séisme extérieur

Le régime des échanges entre pays industriels s'est resserré, créant une interdépendance qui les sensibilise aux cycles conjoncturels mondiaux. Et puis, le paysage géopolitique s'est transformé. Les voisins de l'archipel nippon ont participé à l'essor économique et sont devenus des concurrents : Corée du Sud, Taiwan et Chine. Investissements et coûts de fabrication y étant moindres, les groupes industriels ont délocalisé leurs activités à l'étranger, en particulier en Asie du Sud-Est, approvisionnant ainsi leur clientèle sur place. L'intérêt d'un tel redéploiement l'a emporté sur les risques de fragilité et d'instabilité politique de ces pays.

Avec les Etats-Unis, le rapport maître-élève, gage de stabilité pour la région, s'est distendu. Si l'archipel, stratégiquement, continue d'être une base indispensable pour l'armée américaine, la présence insistante de l'ancien vainqueur irrite, et son

influence dans tous les domaines pèse. Mais il demeure un partenaire économique irremplaçable. La réciprocité est vraie, et l'ampleur des intérêts commerciaux et financiers nippons pèse aux Américains, qui se sentent parfois chez eux otages du Japon. L'influence des Etats-Unis demeure un ferment plus actif que jamais, dont il est difficile de mesurer les résultats en profondeur, car, jaloux de son identité, le disciple nippon rogne ou adapte insidieusement ce qui lui vient de son mentor.

Parmi les déclencheurs qui ont provoqué la remise en question actuelle, l'un des plus importants a été la crise monétaire qui a commencé en Thaïlande (septembre 1997) et qui a submergé toute l'Asie du Sud-Est, jusqu'aux Philippines et jusqu'à la Corée du Sud. L'Indonésie ne s'en est toujours pas remise. La plupart des créances douteuses, des concours non productifs d'intérêt et des dettes irrécupérables détenues par les banques japonaises sont le fait de ces pays-là. Les établissements de crédit s'y étaient fortement engagés par des prêts «souverains» aux différents Etats ou des financements de projets d'investissements d'entrepreneurs japonais.

Certes, le système bancaire nippon fonctionne de façon quelque peu différente de chez nous. Là-bas, un particulier ne peut avoir accès au capital d'une banque qu'indirectement, par l'entremise de son entreprise, qui en garantit ainsi la solvabilité. Et y trouve un intérêt. D'ailleurs, le Japonais n'a pas la fibre actionnaire, ni l'habitude de boursicoter. La crise n'a donc pas touché directement le citoyen - d'autant plus que, jusqu'au 1<sup>er</sup> avril 2002, les autorités garantissaient la totalité des petits dépôts confiés aux banques - mais il a été impliqué à cause des difficultés croissantes des entreprises. De plus, différents scandales et faillites d'établissements marginaux ont incité l'épargnant à reporter ses avoirs sur des comptes postaux. Avant tout, la situation économique tendue a provoqué la

précarité de l'emploi, ébranlant ainsi le dogme de l'emploi à vie.

Quant au gouvernement, tout en clamant son intention de réformer la situation, il peine à réagir. Mais le veut-il, ou le peut-il vraiment ? La sclérose des organes du pouvoir, l'obstructionnisme d'une bureaucratie défendant des intérêts acquis, tout cela fait sans doute obstacle à une sérieuse reprise en mains. Ou est-ce la crainte de voir confirmé qu'un nettoyage des écuries d'Augias révélerait une situation si grave, qu'elle pourrait ébranler les structures mêmes du pays, suscitant une onde de choc capable de lézarder le monde industrialisé ?

Personne alors, ni les Japonais ni leurs partenaires, n'aurait intérêt à un tel déballage. Et la manie du secret empêche d'aller bien loin dans les enquêtes, surtout si elles sont le fait d'étrangers. Les inspecteurs du FMI en ont fait l'expérience.

### Séisme intérieur

Cela dit, la confiance du public japonais, traditionnellement sceptique à l'égard de la classe politique, avait déjà été sapée à la suite de l'éclatement de la bulle économique des années 80-90, après l'explosion des prix fonciers et les sommets atteints par les valeurs boursières. Bulle qui avait métamorphosé les propriétaires de terrains et les spéculateurs, en classe richissime face à de nombreux sur-endettés. Aussi brutalement qu'elle avait gonflé, cette baudruche est retombée, ramenant les prix immobiliers à des chiffres encore élevés, certes, mais plus raisonnables. Finalement, à part quelques « initiés », tout le monde y a perdu.

Cette spéculation a eu une dimension différente de celle alimentée aux Etats-Unis par la Bourse des nouvelles technologies (Nasdaq). Pour les Japonais, en effet, la terre a une valeur sacrée et toute spéculation mercantile tourne à l'acte de profanation. C'est par son attachement à la

glèbe et au culte des ancêtres que le Japonais vit la transcendance. Mais tous n'ont pas eu de tels scrupules.

Années de spéculation qui ont secoué une société qui se voulait homogène. Ceux qui avaient survécu à l'anéantissement de Tokyo lors du tremblement de terre de 1923, traversé le militarisme de l'Empire, contemplé le pays dévasté en 1945 et subi le vainqueur yankee, sont ceux qui reconstruisirent le pays en se sacrifiant pour que la génération suivante connaisse autre chose que les privations et l'humiliation.

Tout en se pliant aux modernisations imposées par MacArthur, ils ont toujours cherché à préserver leurs valeurs ancestrales. Au cours des années 50-60, les violentes manifestations d'extrême gauche visant les Etats-Unis, mais aussi le système politique à leur dévotion, n'ont cependant pas réussi à implanter un modèle inspiré du communisme.

La phase d'essor économique a accéléré l'émancipation de la femme japonaise. Elle a mené des études sérieuses, elle s'est présentée sur le marché du travail. Elle s'est voulue plus libre dans ses choix, dans ses comportements, même si elle est encore loin de rejoindre sa consœur américaine ou européenne. Certaines femmes ont disputé aux hommes leur prééminence en tant que cadres supérieurs, et cela aux dépens d'une vie au foyer.

En outre, on se marie de plus en plus tard et de moins en moins selon la vénérable tradition du mariage arrangé. Nombreuses sont les femmes qui se remettent en selle après avoir élevé leurs enfants et renâclent devant le rôle de belle-mère et de future grand-mère. Il reste encore à inventer un rôle de femme mûre et indépendante. Mais comment ? Beaucoup de misère féminine se cache dans ces appartements minuscules et encombrés, conçus comme des cages à sommeil et dégradés en entrepôts familiaux.

Cette tentative de libération générale est encore plus marquée chez la jeune génération, celle qui a grandi au cours de la bulle



Le quartier d'Asakusa (Tokyo).

économique. L'argent était plus facile, et les produits de première nécessité remplacés par des produits de luxe symbolisant un standing dont ne dispose vraiment qu'une minorité de nantis. Aujourd'hui, l'ordinateur, le baladeur, le portable se banalisent en production de masse.

### Plus de filets

Entre ses cours, l'étudiant accomplit des petits boulots (*arubaito*), non point pour participer aux frais de la famille, mais pour se procurer de l'argent de poche en vue de financer voyages et fringues. Cela se justifie peut-être par un besoin d'évasion de l'inconfort quotidien. Mais c'est une génération favorisée et gâtée qui atteint l'âge de fonder un foyer au moment même où la situation économique se dégrade.

L'exode des campagnes avait déjà affaibli les structures familiales traditionnelles, situation qui s'est aggravée. La population a vieilli et l'espérance de vie s'est prolongée. De plus en plus isolés, les vieux ne peuvent exercer les tâches de conciliation, d'éducation et de conseil qui leur étaient jadis dévolues. Indépendamment d'exemples nombreux de dévouement filial à l'égard de parents diminués, les structures gériatriques font gravement défaut. Et quoi qu'on en dise, la condition des vieillards culpabilise tout Japonais responsable qui se souvient de ce que signifiait autrefois vivre et mourir entouré des siens. De nouveaux modèles sont à créer, mais la génération qui a reconstruit le Japon après la guerre paraît de toute manière être sacrifiée en son grand âge.

Leurs enfants, pour leur part, se demandent déjà qui va prendre soin d'eux dans une société où personne ne veut - ou ne



peut - plus prendre l'autre en charge. Au poids de la sénescence vient s'ajouter celui de l'angoisse de tous ceux pour qui l'avenir professionnel et social est bouché. Comment alors accueillir dans un appartement exigü un père chômeur ? Les horaires de travail, ceux de l'école et des emplois occasionnels permettaient en principe d'alterner les présences : tous se retrouvaient tard le soir pour étendre les «futons» et se coucher. Mais les chômeurs ne sont absolument pas programmés, comme sont rares les initiatives de requalification et de réinsertion à leur intention. Il est presque impossible de se reclasser après 45 ans.

Le filet de sécurité de la prévoyance sociale au niveau national demeure sous-développé. Les salaires ont diminué, les célèbres «bonus» (gratifications régulières) ont disparu ou ne sont plus que symboliques. Les dettes contractées durant la période de la bulle sont devenues trop lourdes à apurer. Un bien-fonds acheté il y a dix ans s'est largement dévalorisé. Les immeubles demeurent vides ou se bradent. Pour le système bancaire, cela représente une constante érosion de la valeur des actifs au bilan.

Certains experts incitent les Japonais à dépenser chez eux pour faire repartir la machine économique. Or le citoyen dépense moins. Pour remplacer ce qui s'use, tout le monde guette les ventes promotionnelles. De plus, il suffit d'entrer dans un appartement japonais pour constater que le moindre espace est déjà occupé.

Il aurait fallu sans doute profiter de la période de relative aisance pour commencer à transformer sur une grande échelle les lieux de vie de la population. Or les spéculateurs ont préféré investir dans des copropriétés luxueuses et des objets de prestige destinés aux grandes sociétés. Mais dans ce pays accidenté, où l'instabilité tellurique et le climat imposent tant de contraintes, comment gagner de l'espace sur les rares surfaces sur-occupées et en principe réservées à l'agriculture ?

Directement concerné, chacun vit la situation actuelle comme s'il était victime d'une triple trahison. Trahison du gouvernement récupérant l'Etat à son profit, peu intéressé à renouveler son personnel et à rentabiliser sa pesante bureaucratie. Trahison du monde bancaire et financier, dont l'incurie et peut-être la corruption menacent les acquis censés assurer la sécurité matérielle des épargnants. Enfin, trahison de l'employeur, qui, n'ayant su gérer le progrès, est aujourd'hui dépassé par la crise économique.

### Essor de l'individu

A travers ses difficultés actuelles, le Japonais commence l'apprentissage d'un destin individuel et personnel. Dans sa tradition culturelle, le bonheur et l'accomplissement naissent de la relation harmonieuse que l'individu établit avec les groupes dont il fait partie au titre de rouage essentiel. Alors qu'en Occident, chacun recherche son bonheur et son épanouissement personnels en satellisant le groupe.

Perspectives différentes : la frénésie de consommation a permis au Japonais de louvoyer entre l'une et l'autre, ce qui lui épargnait de choisir ou d'opérer une synthèse. Aujourd'hui, le groupe est affaibli et l'individu se voit confronté à lui-même, forcé de se battre seul. Voilà qui est difficile pour lui.

Mais qu'enseigne la mémoire ? Les bouleversements qu'entraînèrent l'arrivée du bouddhisme et de l'écriture chinoise au VI<sup>e</sup> siècle, la rencontre avec le christianisme de St François Xavier au XVI<sup>e</sup> siècle ou encore l'ouverture au monde extérieur commencée à l'ère Meiji (1868-1912) : à chaque fois, le Japon en a profité pour enrichir son âme.

R. V.

# Goldoni, Hugo et Shakespeare pour vous servir

par Valérie BORY, Lausanne

*Harlequin serviteur de deux maîtres* de Carlo Goldoni\*

*Mangeront-ils ?* de Victor Hugo\*\*

*La Nuit des Rois* de William Shakespeare\*\*\*

Une comédie à l'italienne, où un Arlequin rusé invente mille stratagèmes pour parvenir à ses fins, une autre où la satire l'emporte, car le roi tout-puissant est nu, et une troisième où l'amour triomphe, emberlificoté dans les fils tissés par le hasard. Dénominateur commun : le rire.

Ecrite au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle par Carlo Goldoni, qui en signa au moins 150, cette pièce est peut-être son feu d'artifice, tant elle pétille et pétarade de jeux de mots et de quiproquos hilarants. Ici Harlequin prend un h, car le metteur en scène Gino Zampieri ajoute, comme au temps de Goldoni, d'autres langages à l'italien, l'alsacien et l'allemand. Donc Harlequin avec un h, trouvant sa bourse un peu plate, décide de servir deux maîtres à la fois. Double gage et double pitance ! Et double ration de coups de bâtons, on n'a rien sans rien. Evidemment, chacun des maîtres ignore ce double emploi et Harlequin usera de mille tours pour se dépatouiller des situations inextricables où son initiative l'a fourré.

En équilibre instable sur le fil d'une histoire dont il est le pivot, Harlequin, qui ponctue ses répliques par des pas de tarentelle, court plus vite que la catastrophe qui lui pend au nez, jusqu'à ce qu'à la fin de la

pièce il se démasque à ses deux maîtres, non sans avoir tenté jusqu'au bout de faire croire à deux valets, en demandant la magnanimité pour les maladresses de «l'autre» serviteur. Et vice-versa quand il réapparaît comme l'autre.

En ouverture de rideau, Clarice et son promis Sylvio se précipitent dans une alcôve propice aux baisers. Le rythme de la pièce est donné, une extrême vivacité de parole et une étourdissante agilité des corps. Lorsqu'Harlequin mélange les lettres

---

\* Après Kléber Méleau (Lausanne) et le Grütli (Genève), au Théâtre populaire romand (La Chaux-de-Fonds), les 8, 9, 10 novembre, et au Théâtre Benno Besson d'Yverdon, le 19 novembre.

\*\* Création au Théâtre de Vidy Lausanne, jusqu'au 31 octobre, puis tournée à Namur, dans les principales villes de France et au Théâtre de la Ville (Paris) du 20 février au 15 mars 2003. Retour en Suisse, à Meyrin, du 29 avril au 3 mai 2003.

\*\*\* Après Aubonne et Lausanne, au Théâtre de Vevey, le 6 mars 2003 ; au Théâtre Benno Besson d'Yverdon, le 11 mars ; à Beausobre, Morges, le 20 mars ; à la salle de l'Hôtel de Ville de Bulle, le 27 mars ; au Théâtre du Grütli, Genève, du 4 au 13 avril.

destinées à ses deux patrons, il s'explique avec embrouillaminis en allemand. Mais c'est dans la langue de Molière qu'il murmure : «Comment je vais m'en tirer moi ?» Il commente aussi ce que font les maîtres : «*Alea jacta est*», dit en sortant de scène le docte docteur. «C'est ça, allez jacter ailleurs», lance Arlequin *sotto voce*.

Lorsque les deux maîtres s'installent par hasard en même temps chez l'aubergiste Brighella, la comédie, de bouffonne, prend son tour le plus déjanté. Il y a deux malles, il ne sait plus laquelle est laquelle. Défaisant l'une, puis l'autre, il échange les habits par erreur. Dans les habits, il y a des poches, et dans les poches, des choses personnelles. Le quiproquo règne en maître. Seule la dextérité verbale et physique d'Harlequin lui permet de se dédoubler. A l'heure du repas, Harlequin reçoit les plats de l'office - deux portes battantes au centre du décor - et court, saute, vole d'une salle à manger à l'autre. Les salamis, saucissons, et autres «solides», il les rattrape en l'air, la soupière, il fait une culbute avec. Le pudding tremblotant, une mode anglaise («c'est quoi ce machin ?»), il le tapote et le tremblote. Le public rit comme jamais. Jusqu'à ce qu'Harlequin annonce : c'est fini. La salle applaudit spontanément. La pièce n'est pas terminée, bien sûr.

L'intrigue - maîtres qui voyagent et encaissent des lettres de change, valets balourds ou facétieux à qui on n'a pas appris à lire, amoureuse travestie en homme, jeune promis niais, contrarié - s'efface derrière la comédie. Harlequin mène le bal, vif, nerveux, l'intelligence à fleur de peau. Le metteur en scène et directeur du Théâtre populaire romand rend, dit-il, un hommage au grand Giorgio Strehler, dont il a été l'assistant et qui fit renaître la

*commedia del arte* sur les scènes contemporaines d'Europe. Comédiens, costumes, musique - celle de l'époque de Goldoni - tout concourt à cette fête.

### Mangeront-ils?

Benno Besson met en scène l'une des comédies de Hugo qui exalte «la puissance des faibles», où on lit le génie généreux de ce géant.

Dans le noir, une symphonie de cris d'oiseaux, la pièce commence. Sur un promontoire dominant la mer, une chapelle envahie



Gilles Privat, sous le masque du roi de Man.

de ronces, dont ne subsiste que les ogives, et une forêt profonde. Dans cet abri sacré, propriété d'un couvent, inaccessible aux archers du roi, se sont réfugiés Lady Janet, dont le roi est amoureux, et son galant, un lord en pourpoint noir et collants vert pomme. Le roi de Man se lamente au pied du promontoire : «J'assiste à cet Eden comme un amant transi. Que faire ?» Son chambellan, vêtu de blanc et d'or, une petite queue de cheveux en plumet sur le crâne, commente : «Ah quel chef-d'œuvre, un sot !» Le roi est en effet aussi grand de taille qu'il est crédule, versatile et cruel à ses heures, en bon monarque absolu.

Survient Aïrolo le proscrit, le rebelle, annonciateur de révolutions, dans le vocabulaire hugolien, vêtu de trous et de mousses. «Je vaudrais bien les rois, car j'ai la liberté de rire au fond des bois.» Aïrolo, dans ses virées forestières pour trouver de la nourriture aux deux amants, sauve la vieille sorcière Zineb des sbires du roi. Elle mourra en paix dans la chapelle. «Je te dois la mort sombre et tranquille, sous les ronces, au pied des chênes. Je vais mourir ici. J'entre dans l'infini, je sors du nombre.» Elle le remercie par un talisman, une plume magique qu'il se colle au front. Il vivra cent ans.

Le roi, qui s'avise de consulter la sorcière, «créature âpre et surnaturelle», avant qu'elle meure, apprend d'elle que sa vie est liée à celle du premier homme qu'il verra avec les mains attachées dans le dos. Survient Aïrolo, capturé par les archers. Le roi le gracie, de peur que la prédiction se vérifie. Dès lors, dans un engrenage sans fin, il fera les quatre volontés du proscrit, qu'il nomme servilement «gentilhomme des bois et chambellan des loups». Ce dernier finit par obtenir l'abdication du roi, non sans avoir invité à la table royale les deux amoureux toujours affamés de nourriture et de baisers, au grand dépit du monarque.

Besson, comme toujours (avec ses compères Jean-Marc Stehlé et Werner Strub pour les masques), insère dans la fable son

théâtre et masque ses comédiens pour créer la distance. Un reste de brechtisme, puisque, on le sait, Besson fut l'un des metteurs en scène marquants du Berliner Ensemble fondé par Brecht. Et quelle belle émotion lorsqu'au salut final, les comédiens se retournent, dégrafent leur masque et réapparaissent sous leur vrai visage !

Un théâtre somptueux, où le décor de Stehlé, l'artisan des plus belles machines à rêver sur scène, les costumes, les masques et le jeu subtil et drôle des comédiens suscitent un enchaînement de surprises et un plaisir total.

### **La Nuit des rois**

Dans son royaume d'Illyrie, le duc Orsino s'éprend de la belle Olivia, qui, en deuil de son frère, n'en veut rien savoir. A la faveur d'un naufrage, une jeune femme, Viola, déguisée en page (devenue Cesario), se met au service du duc, dont elle tombe amoureuse. Son frère Sébastien, croit-elle, a péri dans le naufrage. Autour de ces quatre personnages, l'amour mystérieux et imprévisible exerce son attraction. C'est le don de la *Nuit des rois*.

Malgré les rebondissements et les qui-proquos tirés de la comédie italienne anonyme dont Shakespeare s'est inspiré, on est bien dans son univers, où le fou retourne les significations comme un gant («Je suis un corrompateur de mots»). On est bien chez Shakespeare, là où le fou est le sage, où les paillards parlent vrai et démasquent l'orgueilleux (l'intendant Malvolio), là où le double sens s'inscrit en contrepoint aux apparences trop limpides de la comédie, pour plonger dans les ressorts de l'humain.

Avec une vivacité de jeu et un plaisir communicatif, l'équipe réunie autour de Séverine Bujard tournera la saison prochaine en Suisse romande.

V. B.

## Alexandre Dumas, la mélancolie du temps qui passe

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

On pleure de nostalgie quand on lit la vie de Dumas. On se demande ce qu'on a bien pu faire au Bon Dieu pour qu'il nous ait fait naître dans cette pluvieuse époque, alors qu'avec un peu de bonne volonté de sa part, il aurait très bien pu nous faire naître en 1802, par exemple. Ah, que la vie était belle et drôle alors pour les aventuriers et les artistes.

Pour les premiers, la terre était pleine de dangers qui ne venaient pas des hommes. Quant aux seconds, Paris était leur village. Presque tous se connaissaient, se fréquentaient. Ils avaient du talent, quelquefois du génie. Ils se nommaient Devéria, Jadin, Johannot. C'étaient les copains de Dumas. Cela faisait une bande joyeuse, frondeuse et dégourdie. Plus tard, ils s'appelleront Hugo, Nerval, Gautier, Sand (dans sa version masculine et fumant le cigare), Delacroix...

Il est devenu banal de dire que la vie d'un écrivain est un roman, mais cela l'était moins au XIX<sup>e</sup> siècle, ou plutôt ça commençait seulement de le devenir et dans certains cas c'était parfaitement vrai, notamment dans celui de Dumas. Et c'est cette vie qu'on peut lire aujourd'hui avec un intérêt presque analogue à celui avec lequel on lit ses romans. Oui, Dumas est un grand, un merveilleux géant, un bon géant qui a veillé sur notre enfance et qui l'a illuminée, un de ces bons nègres qui rient à pleines dents et dont le bras porte la torche illuminant la caverne d'Ali Baba

ou le trésor qui permettra à Monte-Cristo de financer sa guerre de vendetta.

### L'art de la digression

Ne dit-on pas que les Noirs ont gardé l'esprit d'enfance plus longtemps que nous autres pauvres Blancs, anémiés par des siècles de rationalisme et d'industrialisation. Dumas, c'est d'abord deux génies en un seul : celui du vivant et celui du romancier ; une vie et une œuvre conduites toutes les deux au galop. En plus, il n'est pas seul. Il est deux. Il a un double, qui est son collaborateur : Maquet. Ce nègre a un nègre à son service. Il faut être deux pour produire un bel enfant. Maquet, fouineur, fouilleur, méticuleux, fait la curée, tandis que Dumas sonne l'hallali. Maquet apporte le texte et Dumas la nuit rature, puis Maquet relit et signale à Dumas qu'un duel au XVII<sup>e</sup> siècle ne pouvait avoir lieu dans un champ de pommes de terre. Dumas substitue alors *amour* à *terre*.

Un soir Maquet a perdu son manuscrit. *Le Siècle* attend son feuilleton. Maquet le récrit de mémoire. On retrouve le texte initial et on s'aperçoit que cinq cents lignes sont de Maquet et trente mots de Dumas, mais ces trente mots réveillent tout, effacent la documentation, imposent ce génie de féticheur africain.

Harcelé par la nécessité - cette bonne maman -, Dumas n'arrête pas d'écrire et



ses héros eux n'arrêtent pas de courir la poste. Leur vie tout entière est une course. Littérature industrielle, alimentaire, dénonçait Sainte-Beuve, essoufflé. Mais ce bonheur d'écrire à la diable qui déborde du sujet, c'est la marque des grandes époques littéraires. Dumas, traitant un sujet, brode autour. Le secret du roman, c'est l'art de la digression. L'art du contraste aussi.

Et à côté de la fiction, il y a la vie, l'histoire avec un grand H. La France étant faite, on ne peut que la défaire ou la refaire sur les barricades. Dumas, qui est plutôt monarchiste dans son œuvre, est plutôt libéral et républicain en politique. Et puis il y a l'Italie à faire et l'épopée garibaldienne. Pour cela, il affrétera deux yachts, fondera huit journaux et perdra trois fois sa fortune.

### Le chantre de l'amitié

Un des plus grands chagrins de ma vie d'enfant est la mort de Porthos dans le *Vicomte de Bragelonne* (Wilde, lui, ne s'était pas remis de celle de Lucien de Rubempré...). J'avais douze ans et je n'ai plus rouvert depuis ce volume, contrairement à Stevenson qui l'a lu cinq ou six fois et qui l'appelait son livre favori. Rien n'est plus judicieux d'ailleurs que son jugement sur d'Artagnan qui a traversé les douze volumes de la trilogie des Mousquetaires et qui est devenu un homme «si juste, si bon, si vrai, qu'il nous va droit au cœur comme la pointe de son épée». Loyauté, droiture, bravoure. D'Artagnan est à la France éternelle (essence platonicienne remontée au ciel), ce que Don Quichotte est à l'Espagne éternelle.



Le bon géant Dumas, un an avant sa mort (1869).

Quant à *Vingt ans après*, il y a là une poésie, une mélancolie qu'on trouve rarement chez Dumas. *Vingt ans après*, c'est le roman de l'échec, des lendemains qui déchantent. Aucun des Mousquetaire n'a réussi. D'Artagnan, à quarante ans, n'a pas dépassé le grade de lieutenant, Porthos s'ennuie sur ses terres, Athos tourne au gentil père de famille, et Aramis force sur le genre ecclésiastique. Ah, la jeunesse et les aventures sont loin. Heureusement, il y a la Fronde (la France elle aussi s'ennuie quand elle ne fait pas la guerre, c'est une

maladie chronique chez elle), Mazarin, Cromwell et le pauvre Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre qu'on va essayer de sauver de l'échafaud. Il y a enfin l'amitié plus forte que tout, qui rend insouciant et invulnérable, qui est une fontaine de jouvence. *Vingt ans après* est le livre de l'amitié triomphante, des routes qui ont divergé et qui se réunissent grâce au cœur, à la fidélité, au souvenir, au courage, à la magnanimité. Et du fait que l'amitié est le thème majeur de cette œuvre, Dumas est moins fort et moins heureux avec l'amour. C'est bien normal, l'amour vous retire du circuit pour vous enfermer dans sa tour ardente.

Là où Dumas, par contre, est magnifique, c'est dans ses descriptions de lurons, de braves, de militaires sans peur, de personnages historiques. Mazarin, Fouquet, le jeune Louis XIV dans sa cour de Fontainebleau (que Versailles ne remplacera jamais) sont d'une vérité romanesque passionnante. Où Dumas est encore inimitable, c'est dans l'invention des situations. Ainsi que l'a dit Stevenson, «la fiction est à l'homme, ce que le jeu est à l'enfant».

L'un des thèmes qui reviennent le plus fréquemment chez Dumas est celui de la tête coupée. Nombre de ses récits ont lieu du reste pendant la Révolution. Et c'est normal, puisqu'il y a au fond deux histoires de France, la longue, celle qui prend ses racines dans la nuit du temps et la forêt gauloise, du côté des druides, des sorcières et des bergères, et qui s'éteint à Maastricht après le détour obligé de Waterloo, de Sedan et de Montoire, et l'autre, ramassée dans la Révolution française, qui est une histoire de France à elle seule, sur le style du grand opéra ou de la tragédie en cinq actes. Cette tête coupée, en l'occurrence, est celle de Charlotte Corday que le bourreau soufflette après l'avoir décapitée. Or le narrateur nous garantit qu'il a vu de ses yeux les deux joues de la morte rougir de honte. C'est aussi cela Dumas, cette note de cruauté, de terreur et de pathos.

L'heure de la séparation éternelle sonne ; après la mort admirable d'Athos, héroïque de d'Artagnan, gigantesque de Porthos, il ne restera pour pleurer, en Espagne, ce pays où le noir et le deuil sont toujours de rigueur, qu'Aramis. C'est très *Vingt ans après*, avait coutume de dire Proust, pour expliquer la fuite du temps, dans ses dîners où se retrouvaient de vieux amis. «Plus encore, renchérisait Lucien Daudet, c'est très *Bragelonne* !»

A la mélancolie de ce roman, s'ajoute celle de nos souvenirs d'enfance, et celle de cette histoire de France qui n'en finit pas de finir. Oublions tout, relisons Dumas, faisons la sourde oreille au monde et nous aurons encore devant nous plusieurs mois de bonheur.

G. J.

### Récemment parus

**Daniel Zimmermann**, *Alexandre Dumas le Grand*, Phébus, Paris 2002, 714 p.

**Alexandre Dumas**, *Mes mémoires*, 2 vol., Laffont, Paris 2002, 1 226 et 1 180 p.

*Vive Garibaldi ! Une Odyssée en 1860*, Claude Schopp, Fayard, Paris 2002, 612 p.

Vous lisez la revue  
**choisir** et vous voulez  
la conserver ?

Pour un rangement  
impeccable,  
commandez notre reliure  
(place pour une année  
de parution), au prix de 20 fr.

Revue **choisir**, r. Jacques Dalphin 18,  
1227 Carouge, ☎ 022/827 46 76.

## Des révélations... si peu nouvelles

Israël Finkelstein, Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée\**

L'ouvrage des deux archéologues juifs a été présenté à sa sortie comme un brûlot. Or il n'apporte rien de plus au fond que ce que l'exégèse enseigne déjà depuis une trentaine d'années. Pourquoi donc tant de frissons autour de ce livre paru aujourd'hui dans une excellente traduction française de Patrice Ghirardi ?

D'abord, parce que les auteurs reprennent de façon alerte, franche et dans un langage parfaitement accessible, la question posée par Werner Keller en 1950 dans *Und die Bibel hat doch recht*, (*La Bible arrachée aux sables*). Il s'agissait alors de «prouver» que la Bible disait vrai. Le monde francophone découvrait un intérêt pour la Bible ; les éditions Delachaux & Niestlé publiaient l'excellente collection dirigée par André Parrot, *les Cahiers d'archéologie biblique* ; on était en plein développement de l'analyse historico-critique des textes de l'Ancien Testament ; Pie XII ouvrait certaines portes au monde catholique avec l'encyclique *Divino afflante spiritu* du célèbre bibliste le cardinal Béra. On osait donc resituer chaque livre de la Bible dans son contexte historique. Et l'archéologie, les langues bibliques, une meilleure connaissance des cultures proche-orientales devenaient autant d'instruments pour mieux accueillir la Parole. Période exaltante, où la terre fouillée révélait que la Bible... n'avait pas rapporté les événements comme une chronique journalistique, mais bien comme une épopée pleine d'un souffle qui faisait vivre !

Le mérite d'Israël Finkelstein et de Neil Asher Silberman est de nous rappeler, de façon très vivante, les données de l'archéologie moderne qui semblent prouver que les événements fondateurs - principalement la

sortie des Hébreux d'Égypte et leur installation en Terre promise - nous sont situés par la Bible dans un décor datant du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., un peu comme le peintre Konrad Witz représentait, vers 1430, la pêche miraculeuse... dans la rade de Genève !

Au VII<sup>e</sup> siècle en effet, pour des raisons autant politiques que théologiques, les rois de Juda ressentirent la nécessité d'écrire leur histoire, celle dont le peuple juif est le héros, en l'intégrant à la grande Histoire, celle des pharaons égyptiens et, plus spécialement, celle du plus célèbre d'entre eux, Ramsès II. C'est alors que fut développée la notion du «grand Israël». Tout n'a certes pas été inventé, mais développé à partir de ce que les auteurs appellent une «préhistoire pieuse», immense saga dont les faits ont été véhiculés à travers les siècles par une fabuleuse mémoire collective.

Que les trompettes de Jéricho n'aient jamais fait tomber aucun mur, que la Jérusalem du petit (roi) David n'ait été qu'une minuscule bourgade, que le royaume de Salomon n'ait guère dépassé les deux rives du Jourdain sont des «révélations» unanimement acceptées par les archéologues depuis un demi-siècle. Pourquoi font-elles aujourd'hui l'effet d'une bombe ? N'est-ce pas parce qu'on continue - tout spécialement en Israël - à truquer l'Histoire, proche ou lointaine, afin de justifier des droits politiques ou territoriaux ? Ne serait-ce que pour nous rappeler certaines vérités, merci à Finkelstein et Silberman.

Jean-Bernard Livio

\* *Les nouvelles révélations de l'archéologie*. Bayard, Paris 2002, 432 p.

# Gouverner autrement

Olivier Le Gendre, *Lettre aux successeurs de Jean-Paul II. Sur l'avenir de*

Le titre étonne ; il a même provoqué ma méfiance ! Mais dès les premiers chapitres - «fin d'un modèle ; fin du monde chrétien ; faire le deuil» -, l'analyse de la situation actuelle, sans être originale, m'a semblé pertinente, claire. L'Eglise a d'abord perdu son pouvoir politique, puis son pouvoir culturel (l'affaire Galilée en reste un symbole souvent évoqué encore aujourd'hui). Enfin, elle a perdu son pouvoir moral : la société civile prend ses options sans tenir compte de ses critères (en Suisse, les résultats de la votation sur la question de l'avortement, en juin, en est l'exemple le plus récent). Ainsi, Le Gendre met en évidence la désagrégation rapide du modèle d'Eglise qui s'était constitué en plus de mille années (de 300 à 1500) et qui s'est désagrégé en deux cents ans (de 1800 à 2000).

Ces constatations n'amènent pas l'auteur à des regrets inutiles. Il prend acte de la réalité et soutient que l'Eglise peut ainsi retrouver une plus grande liberté et une plus grande pureté de son «pouvoir spirituel». Partant de là, il propose non pas des solutions, mais des ouvertures : «gouverner autrement ; réintroduire la souplesse ; gouverner la complexité ; simplifier le décorum». Dans le chapitre intitulé «gouverner sans punir», l'auteur critique fermement la position officielle interdisant aux divorcés remariés de s'approcher de l'Eucharistie.

D'une écriture rapide et claire, l'intérêt de l'analyse ne se dément pas. Pourtant le lecteur ne peut s'empêcher d'être étonné par la confiance absolue que celui-ci exprime envers l'autorité du «gouvernement central» : celle du pape d'abord (il se méfie en revanche de la curie) et celle des évêques. Sur ce plan, il reste très tradition-

nel et ne craint pas d'affirmer : «C'est au pouvoir d'être réformateur.» Une vision finalement très pyramidale de l'Eglise.

Un autre aspect étonne encore plus : comment se fait-il qu'à propos de l'avenir de l'Eglise, l'auteur néglige complètement de parler des autres Eglises et de la question œcuménique. Il s'adresse au futur pape de l'Eglise romaine, c'est entendu. Mais il est aujourd'hui évident que l'avenir du christianisme sera porté par toutes les Eglises chrétiennes et pas seulement par le pape de Rome ! Cette lacune reste inexplicable dans ce livre intéressant par la clarté de ses analyses, mais dont l'ecclésiologie reste très étroite et si peu œcuménique.

**Edmond Gschwend**

\* Desclée de Brouwer, Paris 2002, 174 p.

Ce livre peut être emprunté au  
**CEDOFOR**

le Centre de documentation  
et de formation religieuses

18, r. Jacques-Dalphin  
1227 Carouge-Genève  
☎ 022/827 46 78.

## Nouveaux horaires

### Ouverture :

le lundi, de 14h à 17h,  
du mardi au jeudi,  
de 9h à 12h et de 14h à 17h.  
et le vendredi, de 9h à 12h.

### Fermeture :

le lundi matin et le vendredi après-midi.

## Religions

**LE CHRISTIANISME AU DÉFI DES NOUVELLES RELIGIOSITÉS**

par Joseph-Marie Verlinde  
*Presses de la Renaissance,*  
*Paris 2002, 252 p.*

Cet ouvrage rassemble les conférences dites de Notre-Dame, prononcées par l'auteur lors du Carême 2002. Son défi est de taille : exposer la foi chrétienne et son intelligibilité, pour en extraire l'unicité face au foisonnement de tous les mouvements religieux nouveaux qui semblent combler la soif humaine d'Absolu. Pari assez bien réussi.

Les six conférences présentent une intéressante catéchèse, où la théologie est à la fois bien utilisée et bien exprimée. Une bonne connaissance de ses interlocuteurs que sont ces «nouvelles religiosités» persuade le lecteur que l'auteur, comme il l'annonce dans son introduction, cherche le dialogue plutôt que le jugement en la matière. Néanmoins, son utilisation des sources bibliques, patristiques et théologiques, aboutées l'une à l'autre et souvent décontextualisées, est un peu pêle-mêle. De même, ses redondantes références à un petit nombre restreint de penseurs et de théologiens catholiques contemporains - les classiques Ratzinger, de Lubac et Balthasar, chapeautés par Jean Paul II - laissent un peu sur sa faim. La sélection de telles voix du catholicisme appauvrit un peu le dialogue

recherché, tout au moins l'euro-péanise grandement - et le rend donc un brin «local» - malgré l'apport de l'expérience spirituelle de l'auteur en Inde. Mais, concluant sur le verbe aimer «jusqu'à en souffrir», ce prédicateur, probablement charismatique à plus d'un titre (!), appelle bien de notre part... un peu de miséricorde !

Thierry Schelling

**LE MYSTÈRE DE LA FOI Introduction à la théologie dogmatique orthodoxe**

par Hilarion Alfeyev  
*Cerf, Paris 2001, 270 p.*

H. Alfeyev a réussi à condenser en onze chapitres, dans un langage fidèle et moderne, l'approche théologique de l'orthodoxie. De la quête de la foi à l'eschatologie, en passant par la Trinité et l'ecclésiologie, l'auteur présente avec pertinence le regard propre de l'Orient chrétien sur ces mystères, avant de conclure chaque chapitre par un choix de textes représentatifs, tirés de la littérature orthodoxe classique. Véritable déambulatoire parmi les pages des Cyrille, Athanase, Jean Chrysostome et Basile d'antan, en écho aux contemporains, Antoine Bloom, T. Hopko ou Vladimir Lossky, entre autres.

On peut regretter l'absence d'une bibliographie thématique. Néanmoins, la concision et la densité des entrées guident le lecteur pas à pas

sur cette mosaïque byzantine. Ce n'est pas un «livre de plage», mais bien un traité dogmatique, qui requiert l'attention que l'Orient mérite de la part de l'Occident. Un éclairage incontournable sur la foi chrétienne.

Thierry Schelling

## Spiritualité

**QUE VOTRE JOIE SOIT PARFAITE**

par Timothy Radcliffe  
*Cerf, Paris 2002, 286 p.*

Si vous voulez lire un livre profondément humain, donc évangélique, courez acheter le deuxième «Radcliffe», intitulé *Que votre joie soit parfaite*. Dans ce volume sont rassemblés des articles, homélies et conférences de l'ancien maître général des dominicains. A première vue, les thèmes sont plutôt disparates. Mais on peut aussi admirer les larges intérêts et les vastes compétences de ce bibliste anglais de cinquante-sept ans. Plus encore, vous allez savourer le style ou plutôt le bonhomme. Sa culture n'a rien de prétentieux. Elle se glisse entre les traits d'humour typiquement british. Les analyses sont fines, le regard est sympathique, le propos est toujours positif, mais sans complaisance. Un régal. On admire sa capacité de parler si juste et si bien à ses frères dominicains, mais aussi à des universitaires américains, à des maîtres d'école



anglais ou à des militants de Pax Christi.

Je vous laisse découvrir la variété des sujets traités, mais, en toutes circonstances, un va-et-vient s'opère entre les points chauds de l'actualité dans l'Eglise et dans la société et le message chrétien comme éclairage et prophétie. Sans oublier une profonde spiritualité. A recommander chaleureusement.

Claude Ducarroz

### REVIENS À LA VIE !

#### L'évangélisation des profon- deurs, tome II

par Simone Pacot

*Cerf, Paris 2002, 266 p.*

L'auteure regroupe dans cet ouvrage cinq lois fondamentales de vie, notamment l'acceptation de notre condition humaine comme don de Dieu, la recherche de notre identité dans une relation ajustée à l'Autre et à autrui, l'entrée dans une authentique fécondité personnelle. Ces lois, gravées au cœur de tout être humain, constituent des repères à redécouvrir et donc des étapes à franchir pour échapper aux forces de mort qui ne cessent de nous solliciter insidieusement.

Une présentation méthodique de passages fondateurs de la Bible invite le lecteur à suivre des trajets psychologiques et spirituels pour connaître des résurrections au quotidien.

Fruit de l'expérience tirée de sessions animées par l'équipe de l'association Bethasda, un

tel itinéraire aide assurément à sortir des écueils illusoire de la toute-puissance ou de la dépréciation de soi, pour se décider à choisir la vie. Au-delà des fausses images de soi, des autres, de Dieu et en deçà des blessures qui affectent et infectent les relations interpersonnelles, il est bon de percevoir, une fois de plus, que toute existence s'origine en Dieu. Décidément, le bonheur et la joie frappent à notre porte.

Louis Christiaens

### LE DON D'UNE PRÉSENCE

par frère François et frère

Pierre-Yves

*Presses de Taizé, Taizé 2002, 176 p.*

Quel est notre désir de répondre au don que Dieu nous offre de sa Présence ? Comme un morceau de musique à quatre mains pour cinq mouvements, cette quête dans la contemplation démarre au Commentaire du Cantique des Cantiques, commencé par saint Bernard et poursuivi par Gilbert de Hoyland et Jean de Ford, tous cisterciens du XII<sup>e</sup> siècle. Puis crescendo, le don d'une présence déposé en chacun, la quête de Dieu du face-à-face à l'intériorité et, pour finir, la louange, « expression et preuve de la gratuité de la contemplation ». Cette quête mystique, « maturation de la foi », accessible à tout un chacun, part de quelques questions très simples : « comment s'éveiller à

cette présence ? comment demeurer en elle ? et finalement comment comprendre qu'une certaine souffrance semble presque toujours inhérente à cette présence ? »

Ainsi les deux frères de Taizé partagent leur propre expérience, enrichie d'une longue fréquentation de mystiques, pour susciter un élan de tout notre être à répondre au don de Dieu. Une lecture facile, pour une recherche exigeante.

Marie-Thérèse Bouchardy

### CONDUITS PAR L'ESPRIT SAINT

#### L'accompagnement spirituel

par Alain Mattheeuws

*Parole et Silence, Paris 2002, 142 p.*

La vie dans l'Esprit est le but de toute vie dans la foi. Elle a ses difficultés, et finalement son mystère. Elle s'accompagne d'un discernement par une tierce personne : prêtre ou laïc, homme ou femme, pourvu que l'accompagnant respecte la liberté de son « dirigé ». Divisé en trois parties, cet ouvrage cerne l'accompagnement spirituel, fait clairement la distinction entre un guide spirituel et un psychologue. Puis, aborde la question : comment accompagner une personne qui a reçu un appel de Dieu ?

L'auteur insiste sur l'indifférence spirituelle de l'accompagnateur pour que celui-ci n'influence pas le choix de Dieu. La direction spirituelle est au service d'une mission et touche au mystère de la liberté.

L'accompagnement n'est pas une sinécure, ni pour l'accompagnateur ni pour le dirigé. Le Christ entraîne l'un et l'autre à prendre part à sa mission et celle-ci peut les conduire à la croix. Un livre clair, fondé sur l'expérience de l'auteur et sa connaissance de l'histoire de la spiritualité.

Raymond Bréchet

Littérature

**LE CORPS VOISÉ**  
**Petite suite eucharistique**  
 par Jean-Pierre Sonnet  
*Le Taillis Pré, Châtelineau*  
 2002, 46 p.

C'est une «phénoménologie de poche, un viatique de mots, le croquis d'un grand mystère», celui de l'eucharistie, que Jean-Pierre Sonnet s.j. propose au travers de quinze poèmes en prose. S'ils «croisent les symboles de l'eucharistie», c'est pour en dégager toutes les potentialités sensorielles. Car les concepts qui l'ont longtemps protégée ne l'ont jamais empêchée, affirme l'auteur, de parler aux sens.

Spécialiste des approches littéraires de la Bible, J.-P. Sonnet entre dans l'eucharistie par la parole, car corps et parole s'épousent. Pour lui, l'eucharistie est aussi prophétie et parfum. Elle est liberté et nudité dans l'offrande totale de soi, dont la danse fournit l'image la plus parlante. Tout, dans sa simplicité, participe de l'approche de l'auteur : l'aube et la chasuble, le

corporel et le purificateur qui «ressuscitent le linceul dans mes sens intrigués». Dans l'eucharistie, le Christ se donne en nourriture à l'humanité. Son corps est plus qu'un morceau de pain. Ce pain, c'est l'hostie que les doigts touchent et lorsqu'elle passe «de cette main qui donne à cette paume ouverte, elle nous fait, étrangers, à jamais familiers». Nourri du Christ, l'homme devient eucharistie, il est appelé à actualiser ce mystère par toute sa vie.

Geneviève de Simone-Cornet  
**L'ADIEU À JÉRUSALEM**  
**Maryam et ses sœurs**  
**(Les enfants d'Israël\*\*)**  
 par Philippe de Cathelineau  
*Le Sarmant, Paris 2002, 284 p.*

Ce Vendredi-là, c'est le cauchemar. La mort de Jésus les a laissées anéanties, submergées de douleur. Sous le déluge qui s'abat sur Jérusalem, Maryam de Magdala les accueille chez elle : Esther, la femme adultère ; Sarah, la Samaritaine ; Rachel, qui a été guérie en touchant le bord du vêtement de Jésus ; Rebecca, qui a versé le parfum sur ses pieds chez Simon ; Salomé, la première à avoir suivi Jésus. Elles vont partager leurs doutes, leur souffrance, mais, peu à peu, elles vont relever la tête à l'évocation de leur rencontre avec le rabbi de Nazareth. Chacune de leur histoire, que nous connaissons à travers le Nouveau Testament, s'inscrit dans un contexte de textes des Prophètes ou des

Psaumes et dans les paroles de Jésus qui leur a redonné à toutes leur dignité de femmes. Ceci est un roman, mais dans l'angoisse et le combat spirituel, dans la force et la fragilité de ces femmes, l'auteur nous plonge de façon bouleversante dans une communion à densité humaine remarquable.

Marie-Thérèse Bouchardy

**LES SECRETS DU ROI**  
**Contes de Noël et autres récits**  
 par Marie-Luce Dayer et Elisabeth Lugon Moulin  
 illustrations de Gertrud Keller-Spaeni  
*Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne 2001, 146 p.*

Au creux du labyrinthe brille la fleur d'amour et d'éternité. Cela pourrait résumer ces contes qui nous enchantent une fois encore. Sur les chemins initiatiques, les rencontres ont du poids et les cadeaux leur importance, si l'on sait les accueillir et aller jusqu'au bout de la route choisie. Des épreuves nous font renaître à la vie et à l'amour. Rien n'est figé ou définitif. Des échecs, naissent des conversions ; des ténèbres, surgit la lumière. Des amants doivent se séparer, descendre dans leur jardin secret pour mieux se retrouver. Mais il faudra cultiver en nous l'esprit d'enfance pour lire les signes, s'émerveiller. Alors nos yeux verront des licornes et nous sentirons la présence des anges. Désencombrer la source intérieure c'est, de l'enfance à la vieillesse,

la seule quête qui fait grandir. Merci aux auteurs de nous le rappeler par leurs contes !

Marie-Thérèse Bouchardy

### Essais

#### JACQUES CHESSEX ET LA BIBLE Parcours à l'orée des Ecritures

par Serge Molla

*Labor et Fides, Genève 2002, 210 p.*

Ce livre est avant tout le fruit d'une rencontre autour de l'Écriture/écriture. Deux hommes, l'écrivain et le théologien, se parlent et se découvrent autour de leur commune passion pour la Bible. A travers une approche de l'œuvre poétique (plus que romanesque) de Chessex, pétrie, comme on le sait, de références bibliques, le pasteur Serge Molla nous livre ici une lecture toute en finesse, qui évite de récupérer, comme de brûler au bûcher des hérétiques, l'écrivain souvent controversé.

L'homme, il est vrai, est charnel et revendique cette incarnation. Mais l'intuition qu'il reçoit dès l'enfance «de la présence d'un au-delà dans le là» fait de lui un magnifique lecteur-interprète de la Bible sans qu'il soit utile de décider s'il est croyant ou non. L'écriture recèle incontestablement pour Chessex un pouvoir d'exorcisme («j'écris parce que j'ai peur de la mort»), en même temps qu'elle se révèle capable

d'«aspirer vers le haut». Et le poème se fait alors prière : «Donne-moi d'être Lazare à tout instant.»

On saura gré à Serge Molla de nous livrer un éclairage original sur le rapport que l'écrivain entretient avec son héritage calviniste, le corps, la musique afro-américaine et le temps, notamment. En finale, quatre poèmes subtilement commentés nous invitent à relire ou à découvrir cette œuvre, tout à la fois violente et tendre, qui raconte si bien ce que nous expérimentons tous : qu'en nous, le haut et le bas sont mêlés et que nous n'appartenons pas tout à fait à ce monde, quand bien même nous y cédon.

Francine Carrillo

#### SECRÈTE PRÉSENCE

par Colette Nys-Mazure

*Desclée de Brouwer, Paris 2001, 222 p.*

«Oui, ne pas laisser s'effiloche le tissu des liens entre les êtres. Etre des tisseurs plutôt que des lâcheurs.» Inviter chacun à aller à l'essentiel dans les relations qu'il vit, les joies et les déceptions qui le traversent, tel est le propos de Colette Nys-Mazure. Elle reprend la plume, dans la mouvance de *Célébration du quotidien*, pour quatorze lettres, quatorze réflexions sur la relation humaine, difficile équilibre entre le tenir et l'affranchir, entre les racines et les ailes, entre le rester et le partir, entre la fusion et l'écart.

Cette secrète et juste présence commence par un espace qu'on se donne à soi-même. Présence discrète aussi : elle exige de respecter le territoire de l'autre, d'accepter de ne pas tout contrôler. Elle est une amitié qui laisse ceux qu'on aime développer leurs talents : «Nous ne sommes que locataires, usufruitiers, jamais propriétaires des êtres ni des choses.» Elle permet, quand vient la tempête, d'«accompagner celui qui se perd sans nous détruire nous-mêmes» et de laisser à l'autre le droit de changer et de croître. Les femmes, les premières, en portent la responsabilité.

Cette présence fait germer un regard neuf sur le monde et les autres, un regard ouvert «à ce qui chante dans la création et donne envie de vivre et d'avancer». Un regard qui laisse à chacun «un espace impérieusement privé. Là surgissent les fleurs de l'imprévisible, d'une beauté sans précédent.» Et lorsque vient l'âge, elle donne de faire provision de joies simples, «qui ne s'usent pas». «S'imprégner d'un spectacle au lieu de zapper, lire lentement plutôt que parcourir. Faire sien, incorporer.» Eloge de la lenteur, du présent, sachant que l'avancée est déstagement inévitable.

Comme pour souligner la multiplicité de la vie, à la prose de Colette Nys-Mazure répondent des rêves et des poèmes. Ils introduisent chaque missive et lui donnent sa véritable étoffe.

Geneviève de Simone-Cornet

**Barbeau Martine** : Le vêtement et l'intériorité. Frontière, protection ou relation ? *Parole et Silence, Paris 2002, 140 p.*

**Barlow Michel, Evely Mary** : Une grande faim d'absolu. Louis Evely 1910 - 1985. *Desclée de Brouwer, Paris 2002, 254 p.*

**Baumgarten Jean** : Le Yiddish. Histoire d'une langue errante. *Albin Michel, Paris 2002, 282 p.*

**Cantalamesa Raniero** : Marie, miroir pour l'Eglise. *Saint-Augustin, St-Maurice 2002, 320 p.*

**Collectif** : [37581] En hommage au Père Jacques Jomier, o.p. *Cerf, Paris 2002, 436 p.*

**Collectif** : [37903] Föderalismus hat Zukunft. Un avenir pour le fédéralisme. Un avvenire per il federalismo. In avegnir per il federalissem. *Verlag Sauerländer, Aarau 2002, 214 p.*

**Collectif** : [37902] Guide pratique de la vie en Eglise. La foi au quotidien. *Bayard, Paris 2002, 432 p.*

**Collectif** : [37592] Im Einsatz für die Kirche. *Echter Verlag, Würzburg 2001, 238 p.*

**Debruyne Jean** : Alphonse. *Cerf, Paris 2002, 206 p.*

**Decloux Simon** : L'Esprit Saint viendra sur toi. Retraite de 8 jours à l'écoute de saint Luc. *Fidélité, Namur 2002, 178 p.*

**Durussel Claude** : Etat de choc. Roman. *Mon Village, Vuillens 2002, 240 p.*

**Flahault François** : La pensée des contes. *Anthropos/Economica, Paris 2001, 278 p.*

**Guillot Renée-Paule** : Saint-Exupéry. L'homme du silence. *Dervy, Paris 2002, 226 p.*

**Jean-Paul II** : Abbà, Père ! *Saint-Augustin, St-Maurice 2002, 200 p.*

**Komarek Alfred** : Les larmes de Polt. *Noir sur Blanc, Montricher 2002, 160 p.*

**Langlois Claude** : Le poème de septembre. Lecture du manuscrit B de Thérèse de Lisieux. *Paris, Cerf 2002, 246 p.*

**Le Vallois Franck** : Le dernier défi du christianisme. *L'Harmattan, Paris 2002, 242 p.*

**Loisy Alfred, Chauvin Charles** : Ecrits évangéliques. Un siècle après les «petits livres rouges». *Cerf, Paris 2002, 240 p.*

**Martini Carlo Maria** : Les larmes de Marie. *Saint-Augustin, St-Maurice 2002, 72 p.*

**Moreau Paul** : La famille enjeu citoyen. *Cerf, Paris 2002, 210 p.*

**Morvan François** : La distribution des prix. Les lauriers de l'école du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours. *Perrin, Paris 2002, 320 p.*

**Muller Marie-France** : Déverrouiller ses blocages. Pour oser vivre. *Jouvence, Bernex 2002, 110 p.*

**Nougué Yves** : L'entretien clinique. *Anthropos/Economica, Paris 2002, 84 p.*

**Pas Robert de** : A la découverte de l'Esprit Saint. *Parole et Silence, Paris 2002, 102 p.*

**Pères Marcel, Lacavallerie Xavier** : Le chant de la mémoire. Ensemble Organum (1982-2002). *Desclée de Brouwer, Paris 2002, 236 p.*

**Pio (Padre)** : Une année avec Padre Pio. Méditations pour chaque jour. *Saint-Augustin, St-Maurice 2002, 160 p.*

**Prigent Pierre** : L'épître aux Romains. *Labor et Fides, Genève 2002, 190 p.*

**Pruvot Samuel** : Monseigneur Charles, aumônier de la Sorbonne 1944 - 1959. *Cerf, Paris 2002, 332 p.*

**Robinet Isabelle** : Comprendre le Tao. *Albin Michel, Paris 2002, 298 p.*

**Rougier Stan** : Prières glanées. *Fidélité, Namur 2002, 80 p.*

**Rouiller François** : Le scandale du mal et de la souffrance chez Maurice Zundel. *Saint-Augustin, St-Maurice 2002, 256 p.*

**Sologoub Fiodor** : La lumière et les ombres. *Noir sur Blanc, Montricher 2002, 192 p.*

**Symes Michael** : Voyage en Birmanie. Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava, ou l'empire des Birmans ; par le Major Michael Symes, chargé de cette ambassade. *Olizane, Genève 2002, 510 p.*

**Torrell Jean-Pierre** : Thomas d'Aquin. Le verbe incarné. T. III, 3a, questions 16-26. *Cerf, Paris 2002, 512 p.*

**Verlinde Joseph-Marie** : Initiation à la lectio divina. *Parole et Silence, Paris 2002, 240 p.*

**Vidal-Graf Serge et Carolle** : La colère, cette émotion mal-aimée. Exprimer sa colère sans violence. *Jouvence, Bernex 2002, 92 p.*

**Weber Hans-Ruedi** : Walking on the way. Biblical signposts. *WWC Publications, Genève 2002, 100 p.*

**Winniger Paul** : Des prêtres. Nécessité de l'Eglise à venir. *Nu-méro spécial de «Jésus», 70 p.*

**«Il réclame ta vie à la fosse.»**

Psaume 103,4

Pourquoi en nous  
cette réticence  
à descendre  
vers l'ombre,  
à marcher  
dans ce qui est blessé.  
C'est pourtant dans ce très-bas  
que rien ne nomme,  
- la mort ayant chassé  
la parole -  
que nous sommes  
relevés  
pour une autre  
naissance,  
pour une neuve  
abondance !  
Par le dieu  
qui n'est que bonté,  
largesse  
sous nos détresses,  
futur  
dans nos gelures,  
pardon  
sur nos fronts.

**Francine Carrillo**

Vers l'inépuisable  
52 traversées pour 52 semaines  
Labor et Fides, Genève 2002, 140 p.





JAB  
1950 Sion 1

envois non distribuables  
à retourner à  
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge



SAVOIR  
LIRE

PAYOT  
LIBRAIRE